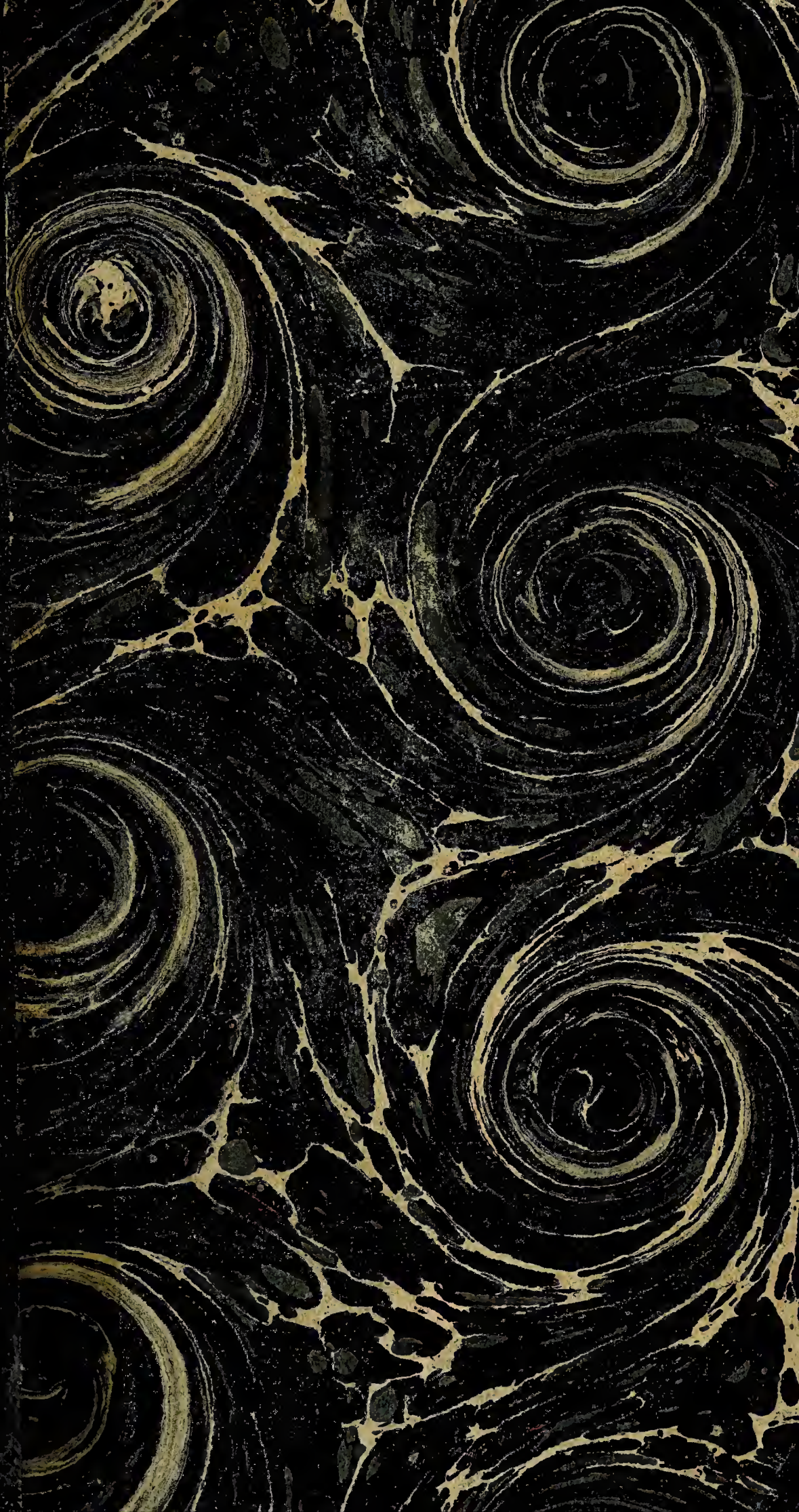

7.6.09.

Library of the Theological Seminary

PRINCETON, N. J.

BT 701 .D44 1905
De la Combe, Jacques
Les Nouveau-nes de
l'Esprit

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

https://archive.org/details/lesnouveaunesdel00laco

LES

NOUVEAU-NÉS DE L'ESPRIT

LIBRARY
* JUL 6 1909
THEOLOGICAL SEMINARY

LES

NOUVEAU-NÉS DE L'ESPRIT

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE

D'après quelques biographies chrétiennes

PAR

JACQUES DE LA COMBE

Ce qui est né de l'Esprit est esprit.
JEAN, III, 6.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société anonyme
33, RUE DE SEINE, 33

1905

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Une science cultivée depuis un temps relativement court, — une science « encore au berceau », selon l'expression d'un de ses représentants les plus autorisés, — la psychologie dite religieuse, a « pour métier de saisir sur le fait, en leur réalité immédiate, les secrets de la conscience individuelle ». Sa tâche est « d'étudier la vie religieuse elle-même envisagée du dedans, telle qu'elle se déroule dans la conscience personnelle du sujet », mais en ne considérant que « le côté biologique de la religion (1) ». Elle s'interdit de décider si les mani-

(1) *Archives de psychologie*, n° 8, otobre 1903. — Th. Flournoy, *les Principes de la psychologie religieuse*, Genève, 1903, passim.

festations extérieures du sentiment religieux correspondent ou non à des réalités objectives, ces manifestations étant le produit du travail intellectuel ou le résultat apparent des caprices de l'imagination.

La psychologie religieuse pose donc en fait que, dans l'âme humaine, il existe une « chose telle que la religion », — une « donnée de vie intérieure ». — Le sentiment religieux naît — comme toute autre affection naturelle, — avec l'individu et existe dans l'âme de ce dernier à l'état de germe susceptible de développement. A son tour, ce développement se produit sous des influences de toute nature, telles que l'âge de l'individu, son sexe, l'éducation qu'il reçoit, le milieu dans lequel il vit, son état de santé, etc., etc., toutes choses ensuite desquelles le sentiment religieux se révèle par des actes ou des croyances que l'individu envisage comme des réalités et auxquels il donne une valeur proportionnée à ses désirs ou à ses besoins. « Les croyances que l'individu se forge, au contact de celles de son milieu et de son expérience personnelle, sont presque toujours un curieux mélange d'emprunts, de rejets

et de créations originales (1). » La science ne prend pas position pour ou contre la valeur absolue attribuée par le sujet à ces manifestations du sentiment religieux.

Au point de vue de la science, les conditions extérieures dans lesquelles se trouve l'individu, aussi bien que ses propensions naturelles, son caractère propre et même l'état de son cerveau, expliqueraient donc que cet individu arrive à telle ou telle conception religieuse plutôt qu'à telle autre. Il subirait ainsi les exigences d'une fatalité qu'il ne songerait même pas à contrôler. Ce qu'il estimerait être la vérité, serait bien pour lui la vérité, tandis qu'elle ne revêtirait pas ce caractère pour d'autres, et cela en vertu du principe que « la question de la vérité absolue de la religion ne tient aucune place quelconque dans les travaux de la psychologie religieuse (2) ». Celle-ci se borne à ignorer.

La psychologie dite religieuse a la prétention de se constituer en science absolument pure, mais c'est à bon droit qu'on a fait remarquer

(1) *Archives de psychologie*, n° 8, p. 345, octobre 1903.
(2) Th. Flournoy, *les Principes de la psychologie*, etc., p. 8.

qu'il est bien difficile de faire rentrer dans les cadres d'une science déterministe la science qui s'attache à des objets doués de liberté, comme l'âme et ses expériences religieuses. Cela ne constitue-t-il pas une négation de la liberté, car c'est avec raison que M. E. Naville constate que « la liberté est le centre des faits de l'ordre spirituel (1) ». Dans le même ordre d'idées, on a pu se demander s'il y avait moyen, par la science seule, de « créer des forces actives dans l'âme de l'enfant? » — de lui « proposer un idéal de foi, de lui donner, avec la volonté de réaliser son idéal d'agir selon sa foi, les moyens pratiques d'y réussir ». On s'est cru fondé par l'expérience à répondre négativement à ces questions (2).

La psychologie religieuse scientifique se heurte à des barrières infranchissables, comme elle le reconnaît elle-même, lorsqu'elle déclare qu'elle étudie le phénomène en soi, sans lui attribuer une portée objective. La physiologie cérébrale, même achevée, ne saurait rendre

(1) *Le libre arbitre*, p. 214.

(2) Henri Bois, Critique d'un discours de M. Alfred Croiset (*Foi et Vie*), 16 août 1903.

compte de la conscience religieuse ; « elle ne nous fournit l'explication ultime de rien (1) ». En fait de religion, le simple développement physiologique du sentiment religieux ne saurait aboutir qu'à des sensations, des impressions plus ou moins vives, à de vagues aspirations, sans jamais s'élever plus haut que la religion dite naturelle. « Entre les phénomènes purement objectifs et le plus élémentaire des phénomènes psychiques, il existe pour la pensée un infranchissable abîme. La transformation d'éléments physiologiques en faits de conscience est absolument impossible (2). »

***

En nous plaçant sur le terrain du christianisme positif, nous ne faisons nulle difficulté de reconnaître ce qu'il y a de fondé et de pratiquement utile dans la méthode préconisée par la psychologie scientifique. La psychologie, que l'on peut à bon droit appeler religieuse, pré-

(1) Th. Flournoy, *les Principes de la psychologie*, etc., p. 22.

(2) E. Naville, *le libre arbitre*, p. 115.

sente le sentiment religieux naturel comme un fait hors de doute et de contestation ; elle tient un compte très sérieux des circonstances au milieu desquelles le germe religieux est appelé à se développer. A cet égard, on pourrait dire qu'elle aussi est physiologique, parce que « une psychologie qui n'est pas en quelque mesure physiologique, et une physiologie qui ne prend pas en considération les données de la psychologie, sont des sciences très incomplètes (1) ». Et en effet, comme l'a fort bien fait remarquer le biographe d'Henri Ward Beecher dont nous esquissons plus loin la physionomie religieuse : « Plusieurs des traits caractéristiques qui composent notre individualité, sont un effet de l'hérédité. Pour bien juger un homme, il est nécessaire de connaître les familles dont il est issu, et d'étudier la manière dont il s'est assimilé l'héritage de ses ancêtres. »

La psychologie religieuse chrétienne n'a donc pas attendu l'apparition de la psychologie scientifique pour constater formellement le fait de la présence du sentiment religieux dans

(1) E. Naville, *le libre arbitre*, p. 2.

l'âme humaine. Elle a reconnu chez l'homme de tous les temps et de tous les lieux une aspiration dont le caractère spécifiquement religieux se révèle par des actes de culte, tant il est vrai que « la religion est une fonction de l'humanité (1) ». Que les manifestations extérieures du sentiment religieux revêtent les formes les plus grossières du fétichisme et de la superstition, ou celles plus élevées, plus pures du spiritualisme philosophique, cela importe peu. Ce qui importe, c'est la cause première et positive du développement que ce sentiment est capable de prendre. Cette cause première, la psychologie scientifique l'ignore et elle veut l'ignorer, parce qu'elle ne se propose que de déterminer les causes secondes en s'interdisant d'aller plus loin.

Or ce qui caractérise la psychologie religieuse chrétienne, c'est qu'elle ne craint point d'aller plus loin en proclamant comme nécessaire et réelle l'intervention d'un agent de liberté que la science pure ne connaît pas et ne peut pas connaître, mais dont elle n'est pas autorisée à nier

(1) Ch. Secretan, *le Principe de la morale*, p. 332.

l'existence. C'est même à l'intervention de cet agent que M. A. Sabatier, cité par M. Flournoy, faisait allusion lorsqu'il écrivait : « Le fond des dogmes et des symboles, c'est la réalité religieuse elle-même, c'est le *processus vital* que crée l'Esprit infini et éternel, se révélant dans l'esprit de l'homme et dans les expériences mêmes de sa piété (1). » L'esprit humain abandonné à ses seules ressources manque des données nécessaires pour comprendre l'essence divine (2). L'état charnel se transmettant de génération en génération, il n'est pas possible à un homme naturel de franchir par ses propres forces ce cercle fatal (3). Vinet exprime la même pensée lorsqu'il dit : « Quand on pourrait, en ramassant tous les plus beaux traits que peut fournir l'histoire du genre humain, composer de ces mille traits épars l'idée de l'homme nouveau, encore ne serait-ce qu'une *idée* ; mais cette idée même, l'humanité ne la fournira

(1) Th. Flournoy, *les Principes de la psychologie*, p. 18.

(2) Ch. Secretan, *le Principe de la morale*, p. 318.

(3) F. Godet, *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean* (1re édition) I, p. 412.

jamais ; on ne pourra jamais trouver ni dans un homme à part, ni dans tous ensemble, de quoi se former l'idée de l'homme nouveau, parce que le principe qui crée cet homme-là n'existe ni dans tel ou tel homme, ni dans tous ensemble (1). » Citons encore ces paroles du célèbre professeur Tholuck, de Halle : « Il y a eu, en dehors du christianisme, des hommes qui ont fait de vigoureux efforts pour arriver à la sainteté ; mais le vrai mystère de la piété sainte, la perle par excellence des parfaits, est et sera toujours la céleste doctrine de la *justification par la libre grâce*. L'homme naturel n'arrive jamais de lui-même à cette divine doctrine, et aussi ne peut-il la comprendre ; preuve irrécusable que cette vérité nous est venue du ciel (2). »

La psychologie religieuse chrétienne voit dans le sentiment religieux naturel un reste de cette image de Dieu d'après laquelle l'homme a été créé en âme vivante. Elle pose en fait que le développement de ce germe est dû à une

(1) *Méditations évangéliques* (les eaux de Siloé et les eaux du grand fleuve).

(2) A. Tholuck, *Heures de recueillement chrétien*.

action spirituelle s'exerçant du dehors au dedans. « Les philosophes et les sociologues multiplient les hypothèses les plus contradictoires sur l'origine du sentiment religieux. Aucune de ces hypothèses ne vaut l'explication donnée à la première page de la Bible : l'homme est religieux parce qu'il a été fait à la ressemblance divine, parce qu'il est comme un enfant qui cherche son père. L'origine du sentiment religieux est avant tout un instinct de filialité (1). »

***

Un soir d'automne, tandis que, assis dans mon cabinet de travail, je réfléchissais aux voies si diverses et parfois si merveilleuses par lesquelles Dieu amène à lui des pécheurs, mon regard se fixa comme instinctivement sur un rayon de ma bibliothèque chargé d'un bon nombre de biographies chrétiennes. Comment,

(1) A. Westphal, *Jehova, les étapes de la révélation dans l'histoire du peuple d'Israël,* Montauban, 1903, p. 44.

me dis-je, des individualités très différentes les unes des autres, souvent même très étrangères les unes aux autres, ont-elles été conduites à partager la même foi ? En rapprochant les unes des autres ces diverses individualités, en comparant entre elles ces carrières religieuses si variées, serait-il possible de découvrir une loi — la loi de la conversion — qui serait, non la conséquence arbitraire d'une pression exercée sur les faits, mais la résultante logique et naturelle de ces mêmes faits ? Après tout, n'est-il pas généralement admis que les faits sont produits par des lois qui les engendrent et les régissent ? La conversion étant sans contredit un fait moral positif, pourquoi n'y aurait-il pas une loi de la conversion ? Et pour découvrir cette loi quelle méthode plus simple et plus sûre y aurait-il que d'observer avec soin la personnalité d'hommes religieux en s'efforçant de la comprendre ? N'est-ce pas ainsi que peut se faire le mieux l'étude la religion (1) ? « Les biographies chrétiennes, a dit Tholuck, nous apprennent qu'il y a, dans le royaume de Dieu,

(1) Ch. Secretan, *le Principe de la morale*, p. 68.

des lois fondamentales devant lesquelles nous devons nous incliner (1). »

***

M'inspirant de ces pensées, je mis alors de côté, et comme au hasard de la main, une trentaine de biographies que je relus en notant avec soin les caractères propres de ces diverses conversions, leurs ressemblances et leurs divergences. Le champ de mes investigations aurait été infiniment trop étendu si je ne l'avais délibérément limité à ce petit nombre de biographies, et si l'on s'étonnait que, dans cette galerie de portraits, je n'aie pas fait une place, et une grande place, à des hommes qui ont marqué plus que d'autres dans l'histoire religieuse de leur temps, par exemple les Vinet, les Adolphe Monod, les Georges Muller, les Moody, les Spurgeon, etc., etc. je répondrais que ces grands noms m'ont paru si universellement connus dans le monde chrétien, que les lecteurs combleraient d'eux-mêmes et sans peine cette

(1) *Heures de recueillement chrétien.*

évidente lacune. Il m'a également paru que, pour mon propos, le résultat final serait le même.

Les témoins qui ont déposé ici devant moi en racontant leur vie, sont des hommes et des femmes, des ecclésiastiques, des médecins, des militaires, des hommes d'Etat, des publicistes et de simples particuliers. Les nationalités auxquelles ils ont appartenu n'ont pas été moins différentes que leurs vocations. Anglais, Allemands, Américains, Hollandais et Suisses se sont ainsi fraternellement groupés autour de moi. Et, quant aux églises respectives auxquelles se sont rattachés ces divers membres du Corps de Christ, c'étaient les églises épiscopales et presbytériennes, méthodistes et baptistes, luthériennes et réformées, nationales et indépendantes. Des Amis ou quakers, et même un prêtre catholique, ont également posé devant moi.

Ce que ces divers personnages ont eu de commun, ce qui les a tous conduits à Christ, tous unis à lui ; ce qui a fait de tous ces fidèles les membres d'un même corps dont Christ est le chef, en un mot quelle a été l'action spéciale

qui a fait de toutes ces âmes en quelque sorte une seule âme, et qui a constitué et continue à constituer, au sein d'un monde étranger à la vie de Dieu, ce que l'on peut, à juste titre, appeler la *Communion des saints*, c'est ce qui ressortira des pages qui suivent. En tenant compte des exigences de la psychologie dite religieuse dont le caractère scientifique s'accuse si fortement, je me suis appliqué, du moins dans la mesure du possible, à utiliser la méthode que cette science préconise.

I

LES BIOGRAPHIES

1

Aux premières années du XVIIIe siècle, soit en 1707, naissait, dans la famille du comte Ferrars, une enfant, Selina Shirley, qui devait, sous le nom de lady *Huntingdon*, exercer sur son temps une influence religieuse bénie (1). A cette époque de scepticisme, de légèreté et de sommeil spirituel pour l'Angleterre, la jeune comtesse de Huntingdon se distingua par la dignité de sa vie privée autant que par sa grâce et ses talents. Bien que l'éducation qu'elle avait reçue dans son enfance n'eût pas été de nature à la rendre pieuse, elle avait des aspirations éle-

(1) *Le Réveil religieux de l'Angleterre au* XVIIIe *siècle, ou lady Huntingdon et ses amis.* Toulouse, 1858.

vées. Son cœur, que les splendeurs de la vie aristocratique ne pouvaient satisfaire, soupirait après des biens plus solides. Toute jeune fille, lady Huntingdon avait éprouvé de profondes émotions au bord de la tombe d'une de ses amies, mais ces impressions revêtirent un caractère de force inexprimable lorsque l'une de ses sœurs, lady Hastings, qui avait subi l'influence d'un prédicateur de réveil, Ingham, et dont le cœur avait été changé, vint la voir et lui fit part de ce qui s'était passé en elle... Etonnée, troublée, malade même, elle se trouva incapable de résister au Saint-Esprit ; — elle fit le pas décisif en s'écriant : « Je me jetterai dans les bras de Jésus-Christ, pour obtenir la vie et le salut. » — Entièrement donnée au Seigneur, elle goûte dès lors la joie et la paix du pardon. Elle avait 32 ans. Sans perdre un instant, elle appela auprès d'elle les hommes dont les conseils et la vie pouvaient le mieux la diriger dans le chemin où elle venait d'entrer. C'étaient ces prédicateurs de réveil dont les noms sont demeurés célèbres dans les annales de l'Eglise de Christ à cette époque, les Whitefield, les Wesley, les Ingham, C'était également l'épo-

que où Watts composait ses pieuses *hymnes* religieuses et où Doddridge publiait son excellent petit livre sur *les commencements et les progrès de la vraie piété.* Ces deux derniers serviteurs de Dieu appartenaient bien à la dissidence, mais ils n'étaient pas wesleyens. Dans sa largeur de cœur, lady Huntingdon ne voyait du reste dans tous ces hommes que des prédicateurs de la grâce. Dans sa piété, elle entrera en rapports avec La Fléchère, et elle fera de Whitefield et de Romaine ses chapelains particuliers.

Le comte Huntingdon s'associait de tout cœur à l'activité que sa femme, aussitôt après sa conversion, s'était mise à déployer dans l'œuvre de l'évangélisation ; activité que des épreuves successives, la mort de plusieurs enfants, celle du comte qui la laissait veuve à 39 ans, bien loin d'arrêter, ne firent que rendre plus ardente et plus énergique. Lady Huntingdon ne craignait pas de s'exposer à toutes les fatigues et parfois aux dangers que présentaient de longs voyages pour évangéliser des multitudes dont l'ignorance, le formalisme ou l'impiété étaient incroyables. En 1748, elle ouvrait sa splendide habitation de Chelsea à la prédica-

tion de l'Evangile et elle y voyait assister des hommes tels que Bolingbroke, le célèbre homme d'Etat qui a malheureusement mérité d'être appelé un précurseur de Voltaire, et Chesterfield, cet autre homme d'Etat, dont les *Lettres à son fils* ont fondé la réputation d'écrivain, mais qui, de même que Bolingbroke, a été un des porte-voix de l'incrédulité de son temps en Angleterre. Toujours infatigable, Lady Huntingdon, partout où elle le pouvait, en divers comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, élevait des chapelles qu'elle mettait joyeusement au service des pasteurs fidèles de toutes dénominations.

Cette noble et sainte femme est morte en 1791, après avoir, durant sa longue carrière terrestre, consacré ses talents, ses forces et ses richesses à avancer le règne de Dieu au milieu de son peuple.

Et maintenant, si nous cherchons à nous rendre compte du travail de l'Esprit de Dieu dans le cœur de cette pieuse chrétienne, nous ne manquerons pas d'y reconnaître les divers moments qui constituent ce qu'on peut appeler l'ordre de la grâce. Il y a eu sans doute un tra-

vail préparatoire à la conversion dans les heureuses dispositions naturelles d'un esprit élevé, dans les aspirations d'une âme profonde, mais ce travail ne s'accomplissait pas dans les conditions favorables d'un milieu imprégné de piété. Les conditions sociales et économiques qui caractérisaient ce milieu auraient été plutôt de nature à rendre impossible ou, tout au moins, à entraver gravement le travail préparatoire. D'autre part, ce cœur aspirait à un repos, à une certitude morale, à une paix que les circonstances matérielles, toutes favorables qu'elles parussent, étaient incapables de procurer. Au fond, ce trouble de l'âme, cette inquiétude, cette absence de paix, — qu'était-ce au fond que le sentiment, la conviction du péché, — le réveil de la conscience, la crise de la conversion, et enfin, la nouvelle naissance par le don absolu de soi-même à Jésus-Christ, le Sauveur?

Toute conversion véritable, — toute nouvelle naissance produite par l'action du Saint-Esprit, — se manifeste par une vie nouvelle dont l'un des caractères les plus sensibles est l'activité pour le bien, l'emploi des grâces reçues pour avancer le règne du Seigneur dans les âmes.

Nous voyons cette activité devenir un besoin immédiat pour la jeune comtesse de Huntingdon. Dès lors, elle ne sera plus à elle-même ; tout, chez elle, appartiendra à celui par la grâce duquel elle est devenue une nouvelle créature. Désormais, sa marche au milieu de la société fournira une preuve sans cesse renouvelée qu'elle s'est bien réellement jetée dans les bras de Jésus et que, par l'action toute puissante du Saint-Esprit, elle a bien trouvé en lui la vie et le salut.

2

Georges Whitefield (1714-1770) qui, nous l'avons vu, fut un des chapelains particuliers de lady Huntingdon, et dont l'activité comme évangéliste, et la puissance comme orateur sont demeurées célèbres dans l'histoire religieuse de l'Angleterre, n'avait point été préparé par les circonstances de sa jeunesse, pas plus que par ses conditions de famille, à jouer le rôle qui a fait de lui un des plus grands prédicateurs de réveil du monde chrétien (1). Arrière-petit-

(1) *Vie de Rev. G. Whitefield.* Toulouse, 1839.

fils d'un pasteur, mais fils d'un aubergiste qui le laissa orphelin à deux ans, il eut, malgré la tendresse de sa mère qui s'appliquait à lui donner une bonne éducation, une jeunesse orageuse, vicieuse même. Jusqu'à l'âge de 16 ans il se livrait sans scrupules à son goût pour le théâtre, pour la lecture des romans. Cependant, chose curieuse ! tout en aidant sa mère à diriger son hôtel, — tout en se livrant à des occupations toutes matérielles, — il commence à s'occuper de son âme ; il lit la bible, il éprouve le désir d'étudier et même d'embrasser la carrière pastorale. A Oxford, il se voit exposé à de grandes tentations de la part de camarades déréglés. Il résiste et se rapproche d'étudiants devenus sérieux, tels que les frères Wesley et d'autres auxquels on avait donné le surnom dérisoire de *méthodistes*... Toutefois, bien que se plaisant dans la société de ces jeunes chrétiens, bien que faisant lui-même des visites à des malades et à des affligés, Whitefield ignorait encore le seul fondement de la paix.

Cette paix il la cherchait dans des austérités corporelles, des jeûnes, des privations. Le trouble de son âme n'en était pas atténué.

« Quand, raconte-t-il lui-même, je m'agenouillais, je me sentais un grand abattement d'âme et de corps, et j'ai souvent plié sous le poids jusqu'à ce que je fusse couvert de sueur. Dieu seul sait combien de nuits j'ai passées sur mon lit à pousser des gémissements. Durant des journées et des semaines entières, je suis resté prosterné sur le plancher, priant tantôt intérieurement, tantôt à haute voix. » A la fin, il put saisir Jésus-Christ et il reçut l'esprit d'adoption. C'est alors que son âme fut *inondée de joie* ; le poids du péché était enlevé, et sa santé elle-même — qui avait été ébranlée par suite de cette terrible lutte — était raffermie.

En 1736, à l'âge de 22 ans, Whitefield recevait, dans l'église anglicane, le premier des ordres sacrés, soit le diaconat et il se consacrait entièrement au service de Dieu. Trois ans plus tard, il obtenait la consécration au Saint Ministère, mais peu à peu, les églises officielles lui étaient fermées et il se voyait réduit à donner, en plein air, à des multitudes, ces prédications qui lui permettaient de laisser libre essor à son zèle ardent aussi bien qu'à sa remarquable éloquence. On sait que l'activité de ce

grand évangéliste populaire s'est déployée non seulement en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, mais encore en Amérique où il est mort.

Chez Whitefield, le trouble intérieur produit par le sentiment du péché revêt un caractère d'acuité qui n'apparaît pas au même degré chez Lady Huntingdon, bien que ce trouble soit, chez tous les deux, de même nature. A cet égard, on peut bien dire que le tempérament individuel y est pour quelque chose. Les impressions peuvent être partout aussi réelles, aussi sérieuses et profondes, sans que les manifestations extérieures, — ou même l'agitation intérieure — se présentent avec la même intensité. Chez Whitefield aussi, ce trouble intérieur, ce réveil de la conscience, cette conviction douloureuse du péché, amènent l'âme au pied de la Croix du Christ et lui font saisir en Jésus celui qui, de la part de Dieu, apporte au pécheur repentant le pardon et la paix. La joie du salut est chez Whitefield, comme chez Lady Huntingdon, le sceau de la régénération par l'Esprit. Elle témoigne hautement de la réalité et de la profondeur de la nouvelle naissance. Et cette joie elle-même pousse celui qui en est

animé à une activité qui n'est, après tout, qu'un acte de reconnaissance envers celui qui a commencé l'œuvre et qui l'achève dans la sanctification du nouveau-né de l'Esprit.

3

En 1768, la comtesse Huntingdon faisait la connaissance d'un homme qui, lui aussi, a occupé une grande place parmi les promoteurs du réveil de cette époque en Angleterre. Cet homme était *Jean Guillaume de la Fléchère*. Né en 1729 à Nyon, — dans le pays de Vaud, — il avait hérité de son père, qui était colonel, des goûts militaires, à tel point qu'après avoir fait quelques études à l'Académie de Genève, il s'engagea à Lisbonne sur un vaisseau de guerre, pour passer de là en Hollande, en qualité d'officier (1).

Malgré ses goûts militaires, qui n'avaient pas eu l'approbation de ses parents, La Fléchère avait, de bonne heure, appris à craindre Dieu. Sa santé délicate l'avait mis, dans son enfance,

(1) *Vie de M. de la Fléchère*, Lausanne, 1826.

à plusieurs reprises, en présence de la mort. A la vérité, et malgré les apparences d'une piété précoce, il n'en restait pas moins étranger au véritable esprit du christianisme. Sa religion consistait essentiellement dans des formes et des pratiques extérieures.

A 23 ans, La Fléchère était à Londres où il remplissait les fonctions de précepteur, lorsqu'il entendit un sermon qui le convainquit qu'il ne comprenait pas la nature de la foi efficace et qu'il était encore dans sa propre justice. Après bien des luttes, il saisit enfin cette vérité capitale que l'action immédiate de l'Esprit de Dieu peut seule produire en nous la vraie foi. Par moments, la lutte qui se livrait en lui avait été si vive qu'il était sur le point de désespérer de lui-même. A ce propos, il parle d'un songe au cours duquel il s'était vu parmi les damnés. Au réveil, il ne put que remercier Dieu d'être encore au temps de la miséricorde, mais son abattement était profond. Enfin, la parole du psaume LV, 22, « Remets ton souci sur l'Eternel et il te soutiendra », fit pénétrer la paix dans son cœur; il se sentit vraiment *affranchi*. Il avait alors 26 ans.

Sa vie ainsi transformée, La Fléchère éprouva un ardent désir d'évangéliser autour de lui quoiqu'il ne parlât l'anglais que d'une manière imparfaite. Encouragé par l'action sensible qu'il exerçait sur ses auditeurs, il se prépara pendant deux ans à remplir les fonctions du ministère et, en 1760, il devenait pasteur de Madeley, paroisse dont l'état spirituel était des plus misérables, un *séjour de ténèbres*, disait-il, mais où il demeura 25 années, au milieu de beaucoup de difficultés, de peines et même de persécutions. C'est à Madeley qu'il est mort, à l'âge de 56 ans, le 15 août 1785.

A l'époque où La Fléchère parut, la religion ne consistait plus guère qu'en un christianisme assez tiède, qui favorisait chez ses adeptes le sentiment de la propre justice résultant de pratiques extérieures incapables d'engendrer une vie vraiment religieuse. Le milieu dans lequel La Fléchère naquit était celui de la haute bourgeoisie, honnête et respectueuse des formes ; de là, les impressions de son enfance, mais aussi l'obscurité dans laquelle il serait demeuré si, à Londres, il n'avait entendu proclamer la vérité salutaire d'une manière plus nette que ce

n'était ordinairement le cas, surtout au pays de sa naissance. Ici encore, l'œuvre du saint Esprit est caractérisée par les mêmes phénomènes que chez d'autres convertis : c'est le sentiment douloureux du péché, c'est l'assurance de l'amour du Dieu qui pardonne, c'est l'affranchissement, c'est une vie nouvelle qui se traduit par une activité à la gloire de Dieu.

4

La Fléchère n'était plus jeune lorsqu'en 1781 il épousa miss Bosanquet, avec laquelle il devait mener, durant une trop courte période de 4 ans, une vie commune de foi, d'activité pour le Seigneur, de progrès spirituels ; vrai couple de saints, comme s'exprime le biographe de Marie de la Fléchère (1).

Née au sein d'une famille riche, mondaine, formaliste, et à une époque de torpeur religieuse et d'indifférence quant à la propagation des vérités chrétiennes, Marie Bosanquet fut cependant attirée dès sa plus tendre jeunesse par l'Esprit

(1) *Vie de Marie de la Fléchère*, par Henri Mooré, Paris, 1830.

de Dieu, et, dès l'âge de 4 ans, elle éprouvait des impressions sérieuses. Le travail de la nouvelle naissance devait cependant se heurter chez elle à de nombreux obstacles : d'un côté l'opposition très prononcée de ses parents à tout ce qui était positivement religieux, leurs efforts pour vaincre la répugnance qu'elle éprouvait à aller dans le monde et à participer à ses plaisirs ; de l'autre, son caractère très impressionnable, quelque peu porté au mysticisme, à l'étroitesse, tout cela contribuait à l'agiter, à la troubler, à ébranler même sa santé et à semer devant ses pas des tentations redoutables pour sa jeunesse. Ces luttes au sein de sa famille où elle était, dit-elle, « comme au milieu d'une fournaise », étaient rendues plus vives par le sentiment toujours plus net qu'elle devait se convertir. Cette nécessité lui était apparue avec une grande force lorsqu'elle avait vu sa sœur aînée se donner au Seigneur et entendu une servante pieuse rendre témoignage à la grâce de Dieu. La lecture de deux vers exprimant la nécessité de mettre toute son espérance en Jésus, avait bien paru répandre la lumière et la joie dans son cœur, et même

l'assurance du pardon, mais cette brillante aurore s'était, semblait-il, promptement obscurcie. Il n'en était rien toutefois, et les relations que Marie Bosanquet ne tarda pas à nouer avec de pieux méthodistes furent le moyen dont l'Esprit de Dieu se servit pour l'amener à l'affranchissement.

L'action exercée sur Mme de la Fléchère par le méthodisme wesleyen, pour aussi forte qu'elle ait été, en produisant en elle une vie religieuse pleine d'intensité, n'empêcha pas cette chrétienne d'élite d'avoir un grand amour pour les âmes et une grande largeur de vues. Au besoin, son mariage avec un ministre de l'église anglicane le prouverait. Elle-même, tout en formant des sociétés sur le type wesleyen, n'avait pas rompu avec l'Eglise d'Angleterre. Mais conformément à la pratique des chrétiens méthodistes, elle s'appliqua à évangéliser tout autour d'elle. A Madeley, paroisse de son mari, elle tenait des réunions religieuses pour les personnes de sa maison et appelait des ministres wesleyens à prêcher dans sa chapelle.

Le bonheur domestique de Mme La Fléchère fut brusquement interrompu par la mort de

son mari. Ce départ fut suivi, pour celle qui restait seule, d'heures bien sombres, de moments de véritable détresse, jusqu'au jour où elle put reconnaître que Dieu lui montrait « que le seul moyen de supporter la croix avec profit, c'était de la porter en travaillant à son œuvre ». Dès lors, elle reprit avec un nouveau courage le travail auquel elle avait consacré toutes ses forces. « Seigneur, s'écria-t-elle, absorbe-moi plus profondément en toi-même. » C'est dans ces sentiments de pleine soumission à la volonté de Dieu, qu'elle arriva, le 9 décembre 1815, au terme de sa carrière terrestre. « Quoique, disait-elle, je ne connaisse que les traces des pas de mon Sauveur sur la terre, je sais qu'en me les montrant, il me conduit droit au ciel. »

Le milieu dans lequel Marie Bosanquet était née aurait bien été de nature à opposer un obstacle insurmontable à sa conversion, et cependant c'est dans un pareil milieu que le Saint-Esprit devait faire éclater sa puissance. Le vent souffle où il veut ; nous en avons ici un nouvel exemple. L'action de la grâce prévenante n'empêchera sans doute pas que le cœur ne devienne

par moments le théâtre d'une lutte douloureuse jusqu'à ce que ce cœur se donne entièrement au Seigneur, mais la victoire est déjà implicitement garantie par cette lutte elle-même. Le trouble intérieur produit par l'appel à la conversion est précisément de nature à rendre plus aigu et plus amer le sentiment de piété, à faire naître un besoin intense de pardon et de paix. Quelles que soient donc les influences diverses et multiples qui s'exercent sur un cœur d'homme pour l'amener au sacrifice de soi-même, on peut dire que ces influences concourent d'une manière harmonique à la victoire dernière et définitive du Saint-Esprit.

5

Le serviteur de Dieu dont nous allons retracer somnairement la carrière terrestre écrivait un jour : « Il est certaines conversions qui se sont opérées d'une manière si secrète que les autres ne les remarquent pas, et que ceux-là mêmes dont les cœurs ont été changés ont peine à s'en rendre compte. » Ces paroles de *John Newton*, pour si justifiées qu'elles

soient par les faits, ne semblent pas, au premier abord, pouvoir rendre compte de sa conversion à lui, car il aurait pu, comme d'autres, être comparé à un *tison arraché du feu* (1).

Né en Angleterre en 1725, John Newton passa son enfance dans un milieu pieux, car si son père était un homme honnête mais froid, sa mère était une chrétienne zélée et pleine d'expérience. C'est le témoignage que lui rendait son fils, son unique enfant, en constatant que « les tendres compassions du Seigneur envers lui s'étaient manifestées dès le commencement de sa vie ». Malheureusement, cette mère, qui, semble-t-il, aurait été d'un si précieux secours à son enfant, lui fut enlevée alors qu'il n'avait que 7 ans. Son père, qui commandait un vaisseau marchand dans la Méditerranée, l'emmena avec lui et c'est ainsi que commença pour John une vie des plus aventureuses. Il a raconté lui-même la lamentable histoire de sa carrière de matelot tantôt sur un vaisseau de guerre où il était « aussi malheureux que l'on puisse être », tantôt sur un

(1) *Vie du révérend John Newton*, Paris, 1842.

navire de commerce ; esclave chez un planteur de la Guinée ; puis, à son tour, capitaine d'un vaisseau négrier et faisant la traite des noirs, pour arriver, en dernier lieu, à remplir les fonctions d'un inspecteur des douanes à Liwerpool, « vie, dit-il, aussi douce et uniforme qu'elle avait été variée et agitée pendant les années précédentes ».

Agitée, certes elle l'avait été cette vie qui contrastait si fort avec les premières impressions de l'enfant assis sur les genoux de sa pieuse mère. Vie semée de chutes et de relèvements, de combats entre le péché et la conscience ; de ténèbres et de misères ; vie qu'il a dépeinte en disant qu'il semblait parfois n'avoir plus aucune crainte de Dieu devant les yeux et être entièrement sourd à la voix de sa conscience ; blasphémateur, violent, scandalisant les autres matelots et son capitaine lui-même, il paraissait, dit-il, « avoir tous les caractères de l'impénitence finale et de la réprobation ».

L'heure du réveil sonnerait-elle jamais pour un pécheur aussi endurci ? A la veille d'une tempête, une pensée traverse l'esprit de John

Newton ; il ouvre négligemment le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* et se dit : « Si tout cela était vrai ? » Ne pouvant supporter la pensée de ce qui en résulterait pour lui, il ferme le livre, mais sa conscience a encore une fois « rendu témoignage contre lui ». La tempête qui menaçait éclate, furieuse : la mort est là. Ebranlé, remué, John doute du pardon de Dieu. Cependant ce 10 mars de l'an 1748 devait être un jour bien mémorable pour lui. « Ce jour-là, le Seigneur me tira des grosses eaux. » Au gouvernail, où il est placé, il a le loisir de réfléchir. « Je me souvins d'avoir fait jadis profession de piété à plusieurs reprises, je repassai dans ma mémoire les événements extraordinaires de ma vie, les appels, les avertissements, les délivrances dont j'avais été l'objet, mes conversations licencieuses, en particulier l effronterie sans égale avec laquelle je tournais constamment en ridicule l'histoire de l'Evangile sans être bien sûr qu'elle fût fausse, comme je ne l'étais pas, dans ce moment, qu'elle fût vraie. Je me dis qu'à en juger d'après l'Ecriture on n'avait jamais vu et l'on ne pourrait jamais voir un plus grand pécheur que

moi, et, mettant ensuite ma conduite en parallèle avec les avantages qui m'avaient été accordés et que j'avais méprisés, j'en conclus aussitôt que mes péchés étaient trop grands pour être pardonnés. »

Voilà le réveil ! John Newton est convaincu de péché. L'affranchissement viendra à son heure. Il y a encore des obscurités. John lit la Bible, il prie ; sa prière n'est pas encore celle de la foi ; elle est « semblable à ce cri des corbeaux que le Seigneur ne dédaigne pas d'écouter ». Il se sent condamné par son propre cœur et il compte encore sur sa propre force « pour faire mieux à l'avenir ». Ce n'est que *par degrés* qu'il est éclairé et il s'écoulera encore des années, pendant lesquelles même il se relâchera, il s'endormira de nouveau, pour rentrer enfin en lui-même au cours d'une maladie et passer par une crise de désespoir. Mais « la puissante main de Dieu l'a trouvé » et il est « délivré de la puissance et de l'empire du péché ».

La pieuse mère de John Newton avait désiré que son fils devînt pasteur. Au cours des événements que nous venons de rappeler qui aurait

jamais cru que ce désir se réaliserait un jour? Après sa conversion, l'influence de quelques amis chrétiens poussait John dans ce sens, mais cette pensée ne lui inspirait tout d'abord que de l'effroi. Nous ne dirons pas par quelles étapes il lui fut possible d'arriver, le 19 avril 1764, à se faire consacrer comme ministre de l'Eglise établie et à obtenir le poste d'Olney où son travail devait être abondamment béni.

John Newton est mort à l'âge de 81 ans, le 21 décembre 1807. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français, entre autres : *Omicron*, *Cardiphonia*, *Vingt lettres à une jeune personne*, ouvrages que la génération du Réveil a su apprécier à leur haute valeur.

La conversion de John Newton est — comme celle de beaucoup d'autres chrétiens — la confirmation authentique de ces paroles que nous lisions naguère dans une publication religieuse : « Le Saint-Esprit est la liberté et il ne s'est pas astreint à agir de même chez tous, ni chez chacun au même instant de la même façon (1). »

(1) *La foi et la vie*, 1er octobre 1901. (Etudes sur la dissolution de la foi par H. Bois).

6

Le récit de la vie de *Thomas Scott* fournirait au besoin une nouvelle preuve du bien fondé de cette affirmation (1). Entre cette vie et celle de John Newton, avec lequel Scott fut intimement lié, les analogies sont nombreuses et frappantes.

Thomas Scott, né en 1747 dans le comté de Lincoln, appartenait à une famille d'humble condition. Son père, qui faisait le commerce des bestiaux, paraît avoir manqué presque totalement d'éducation. En revanche, sa mère — qui n'eut pas moins de 13 enfants — semble avoir possédé une excellente méthode pour élever et instruire sa nombreuse famille.

Quant à Thomas, il montra de bonne heure un penchant pour plusieurs vices, ce qui lui attirait de sévères corrections. Sa désobéissance l'exposa un jour au danger de se noyer et il était souvent malade. D'un caractère ardent, violent même, il avait la passion du jeu et ne se

(1) *Vie du Rev. Thomas Scott.* Trad. de l'anglais, Genève, 1835.

faisait pas scrupule de commettre des larcins. Aussi, faisant plus tard un retour sur ses jeunes années, reconnaissait-il, — comme le faisait John Newton — que « la crainte de Dieu n'était point devant ses yeux ». Par quelles péripéties allait-il passer avant d'entendre les premiers appels de la grâce, ou plutôt, de prêter une oreille sérieuse à ces appels ? Apprenti pharmacien, sa mauvaise conduite le fait renvoyer par son patron. Valet de ferme, mal entouré, il se livre à de grossières débauches. A l'âge de 26 ans, il ne sait encore quelle carrière embrasser ; mais, chose étrange, dans une situation qui a quelque chose d'abject, il est saisi par l'idée d'entrer à l'Université, il vise au pastorat et, encouragé par un pasteur qui a reconnu en lui de sérieuses capacités, il entreprend des études. Sa conduite devient régulière, il fréquente le culte public, il participe même à la sainte Cène. Cependant, chez lui, le fond est encore le même, et il a décrit cet état singulier dans un petit livre intitulé : *la Force de la vérité.* Chose plus extraordinaire encore ! Lorsque, après l'achèvement de ses études, il arrive à se faire consacrer, ses dispositions

d'esprit sont telles que, plus tard, il regardait cet acte « comme ayant été le péché le plus horrible de sa vie », les motifs qui l'y avaient déterminé étant d'une nature toute matérielle et d'un intérêt purement humain.

Thomas Scott était pourtant destiné de Dieu à exercer, tant par son ministère que par ses écrits, une grande et salutaire influence. Mais comment l'Esprit de Dieu le mettrait-il en mesure d'exercer cette influence? Il le raconte lui-même dans des pages du plus haut intérêt. Déjà à l'âge de 16 ans, et lorsqu'il était apprenti pharmacien, il éprouva une *sérieuse conviction de péché*. Seulement il s'imaginait qu'il lui serait possible de réformer sa vie dès qu'il en aurait la volonté. Aussi, malgré des troubles de conscience fréquents, était-il toujours vaincu et ses impressions sérieuses s'évanouissaient-elles promptement. Cette préoccupation de triompher du mal avec ses propres forces ; cette méconnaissance de sa faiblesse naturelle devaient entraver longtemps encore l'œuvre du Saint-Esprit dans son cœur. Bien que pasteur en fonctions déjà depuis plusieurs années Scott vivait « sans aucun culte privé ». Il ne

voulait, dit-il, prier que « lorsqu'il aurait commencé la réforme de sa conduite ». C'est seulement à l'époque de son mariage qu'il établit chez lui un culte domestique, pour lequel il se sert de formulaires imprimés. Il cherche encore à connaître la vérité telle qu'elle est en Jésus.

Malgré les obscurités de son esprit et de son cœur, Thomas Scott était sincère dans sa recherche de la vérité et il devait la trouver un jour. En 1775, raconte-t-il, « le Seigneur daigna amener son cœur rebelle à la vraie repentance ». Les sentiments de cette nature qu'il avait éprouvés jusqu'alors étaient trop superficiels et ce qu'il appelait une conviction de péché n'avait été qu'une conviction de l'esprit. Maintenant le cœur est vraiment touché et c'est ce dont témoigne son premier sermon après cet heureux changement ; sermon sur Galates, III, 22 (1). C'est bien là ce qui doit être appelé la *conviction de péché*. Et toutefois, chez Scott, l'élément intellectuel était encore si fort qu'il ne

(1) « L'Ecriture a montré que tous les hommes étaient pécheurs, afin que la promesse par la foi en Jésus-Christ fût donnée à ceux qui croient. »

pouvait être amené que par degrés à se soustraire à son action. Il le fut en effet, à mesure que la vérité évangélique pénétra dans son esprit et dans son cœur. La conversion était bien réelle, malgré quelques doutes sur des points de doctrine ; doutes qui disparurent à leur tour pour ne laisser plus après eux qu'une certitude parfaite.

En 1821, Thomas Scott quittait ce monde. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a composés et dont il a enrichi l'Eglise, nous mentionnerons, outre la *Force de la vérité*, déjà citée, ses *Commentaires sur les Saintes Ecritures* et ses *Essais sur les sujets les plus importants de la religion*, qui ont été en grande partie traduits en français. Chez Thomas Scott, comme chez Newton, on peut dire qu'il y eut quelque chose de tragique dans la manière dont le Saint-Esprit triompha en eux des fortes résistances naturelles.

7

Le XVIIIe siècle, que l'on a appelé emphatiquement le siècle des lumières, a été un temps

de sommeil spirituel et même d'incrédulité ouverte pour une grande partie de l'Europe christianisée. Ce fut le cas en Angleterre où s'exerçait la pernicieuse influence de ceux qu'on a désignés sous le nom de théistes. Ce fut le cas en France, où une philosophie matérialiste se répandait par le moyen des écrits des Encyclopédistes. Ce fut encore le cas en Allemagne, où bon nombre de savants théologiens attaquaient les bases mêmes du christianisme. Cependant, comme Dieu ne se laisse jamais sans témoignage au sein de la société humaine, dans ces divers pays des hommes se rencontrèrent qui relevèrent le drapeau de l'Evangile et le déployèrent courageusement (1). En Angleterre, nous avons pu signaler l'œuvre d'éloquents prédicateurs et de pieux pasteurs, tels que les Whitefied, les Wessley, les La Fléchère, les Scott, etc. En France, ce sont les

(1) Tandis que la première moitié du XVIIIe siècle avait été témoin d'une épouvantable décadence, avant-coureur, semblait-il, d'une apostasie complète, la seconde moitié, au contraire, avait été, pour le réveil de la piété et pour la prédication d'appel, l'époque la plus remarquable qu'on eût vu depuis les jours de Paul. Pierson, *les Nouveaux Actes des Apôtres*, p. 27.

huguenots persécutés qui maintiennent allumé le flambeau de la vérité chrétienne prêt à s'éteindre. Toutefois, lorsque, dans ce grand pays, on arrive aux dernières années du siècle, il semble que l'incrédulité et le matérialisme soient bien près de remporter une victoire décisive. Les temps de la révolution et de l'empire se montrent désastreux pour la religion en général. En Allemagne, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, on peut, chose curieuse, signaler, au sein du catholicisme, des tendances assez marquées vers le gallicanisme qui avait été jusqu'alors le caractère distinctif de l'Eglise catholique en France. Le jansénisme y rencontre quelque faveur, tandis que le luthéranisme se laisse trop pénétrer par la philosophie rationaliste. C'est l'époque des réformes introduites en Autriche par l'empereur Joseph II. Dans ce pays, comme en Bavière, on signale l'existence de catholiques dont les tendances sont plus spirituelles et plus bibliques que dans d'autres provinces. Les noms des plus célèbres d'entre ces représentants d'un catholicisme épuré, sont demeurés et méritent d'être rappelés. C'étaient les Sailer, les Wessenberg,

évêque de Constance, les Jahn, les Hug, les Martin Boos, etc.

Sailer, né en 1751, prêtre bavarois, puis successivement professeur de théologie à Ingolstadt, et évêque de Ratisbonne. Il est mort en 1831. Son activité religieuse fut considérable. Malheureusement ses efforts, ainsi que ceux de Wessenberg, pour réformer l'église catholique, n'eurent que des succès partiels et momentanés. Cependant, on peut dire qu'à cette époque il y eut un vrai réveil religieux en Bavière.

Un des ouvriers les plus marquants de ce réveil, fut le curé *Martin Boos*, qui subissait très fortement l'influence de Sailer (1). Né en 1762 dans une famille de paysans aisés, il perdit ses parents, emportés par une épidémie, lorsqu'il n'avait que 4 ans, mais il fut élevé à Augsbourg par un oncle.

Dès sa jeunesse, il fut rempli de la crainte de Dieu et il manifesta le désir de devenir prêtre. Ce désir se réalisa en effet, après qu'il eut fait ses études en partie chez les Jésuites, en par-

(1) *Vie de Martin Boos*, curé évangélique, par *S. Descombaz*, Valence, 1842.

tie à l'université de Dillingen. Placé comme chapelain dans un bourg de la Basse Souabe, il était encore étranger à la foi vivante, au renouvellement du cœur. Conséquent avec les enseignements de son église, il cherchait le salut par les œuvres et ses efforts ne lui procuraient pas la paix de l'âme.

Boos a raconté lui-même comment il avait été réveillé et amené à la foi. « C'est, dit-il, le Christ, c'est la main du Père qui m'a attiré vers le Fils. » Il semble, d'après cela, qu'il y aurait eu chez lui une illumination intérieure, sans l'intervention de circonstances spéciales, comme cela se produit souvent dans le travail de la conversion. Il a pu, cependant, sans qu'il s'en rendît compte exactement, subir une action indirecte dans le milieu même où il se trouvait placé. Le sentiment du péché semble avoir été de bonne heure éveillé chez lui. D'autre part, il est certain que l'Esprit de Dieu peut agir sur un cœur d'homme sans emprunter des intermédiaires humains.

Parvenu à la claire possession de la vérité évangélique, Boos la prêcha avec force, et sa prédication attira des foules partout où il fut

appelé à exercer des fonctions de curé. La jalousie des prêtres provoqua aussi partout de l'agitation, une opposition violente, de réelles persécutions contre Boos. Tantôt emprisonné, tantôt obligé de fuir de lieu en lieu, il se réfugia en Autriche. Ce ne fut pas pour longtemps et, victime d'une émeute, suspendu par son évêque, emprisonné de nouveau, il finit par se retirer en Prusse où il termina ses jours, en pleine paix, comme curé de Sayn près Coblence, en 1825.

Dans l'étude que nous faisons des voies de Dieu dans la conversion des pécheurs, le cas de Martin Boos nous paraît tout particulièrement intéressant. Nous ne nous étonnons pas beaucoup de voir des hommes placés, — comme c'est le fait dans les églises évangéliques, — sous l'influence directe d'un christianisme biblique, arriver à la foi et à la vie nouvelle ; mais l'action déprimante du catholicisme romain sur l'esprit et le cœur est plutôt de nature à les remplir de ténèbres qu'à les éclairer et, d'une manière générale, c'est bien ce qu'on peut constater. Ce sera donc par une intervention toute spéciale et merveilleuse du Saint-

Esprit qu'un catholique romain, un prêtre surtout, sera amené à saisir tout ce qu'il y a de tragique dans le péché de l'homme et tout ce qu'il y a de miraculeux dans l'œuvre de la rédemption. La justification par la foi, cette doctrine essentielle du christianisme biblique, cette doctrine qui a fait d'un moine le réformateur de l'Allemagne et qui a été la pierre angulaire du travail réformateur en tous pays, — la justification par la foi, voilà ce que le curé Boos avait trouvé dans les Ecritures, ce qui a fait de lui un prédicateur évangélique, un témoin de la vérité au sein d'une Eglise déchue. Ici encore, nous avons une nouvelle preuve que « le vent souffle où il veut », et que, dans toutes les églises, comme dans toutes les classes de la société humaine, on rencontre, à la gloire de Dieu, des nouveau-nés de l'Esprit. Martin Boos ne fut pas le seul de son temps et dans son église, et il n'a pas été le dernier dans cette même église à démontrer que toujours l'Evangile est la puissance de Dieu en salut pour tout croyant.

8

Avec le pasteur *Legh Richmond*, nous revenons à l'Angleterre (1). Né à Londres en 1773, il appartenait à une famille distinguée. Son père était docteur et sa mère une femme supérieure. Tous deux étaient pieux, et leur fils, doué lui-même d'un heureux caractère, fut élevé dans une atmosphère de piété, à l'abri de grandes tentations. A l'Université de Cambridge, sa conduite fut exemplaire, et, à l'âge de 22 ans, il se décidait à embrasser la carrière pastorale. En 1798, il recevait la consécration au saint ministère et il était appelé successivement à remplir divers postes soit dans l'île de Wight, soit à l'hôpital de Lock, à Londres, soit enfin à Turwey, dans le Bedforshire. En 1814, il devenait un des chapelains du pieux duc de Kent, le père de la future reine Victoria.

A cette époque, l'état religieux de l'Angleterre, comme celui de l'église *établie*, était assez triste. Qu'on en juge par ce qu'en dit

(1) *Vie du Révérend Legh Richmond*, par *Grimshawe*, Genève, Paris, 1838.

Legh Richmond : « Notre église nationale soupire et gémit continuellement de voir entrer chaque jour dans son sein tant d'indignes ministres. Chaque année, des parents, des protecteurs, des universités versent dans l'église un torrent de jeunes gens incapables de remplir les devoirs de leur vocation et augmentant ainsi devant Dieu notre culpabilité nationale. Aussi que voit-on ? Les âmes sont négligées et se perdent, la bigoterie et l'ignorance marchent tête levée, l'orgueil ecclésiastique l'emporte sur la sainteté. Faut-il donc s'étonner de voir l'église établie méprisée, insultée, abandonnée ? » En 1825, Richmond parlait du « demi-siècle de rationalisme qu'il venait de traverser ». Lui-même avait passé par une phase d'orthodoxie morte avant de parvenir à la pleine lumière.

Comment s'opéra cette illumination intérieure ? Il l'attribuait sans doute à l'étude de la Bible et des écrits des réformateurs, mais un livre exerça alors sur lui une influence profonde et bénie ; c'est l'ouvrage de Wilberforce sur le *Christianisme des gens du monde*. « C'est, dit-il, à un livre que je n'avais ni cherché, ni désiré

que je dois, par la grâce de Dieu, les saintes impressions que j'ai reçues sur la nature spirituelle du système évangélique, sur le vrai caractère de la religion, sur la corruption du cœur humain et sur le salut par Jésus-Christ. »

Le résultat de ce qu'on peut bien appeler cette conversion fut le grand succès qu'obtint dès lors la prédication de Legh Richmond. Il a, du reste, indiqué lui-même sa *méthode*. « Jamais, raconte-t-il, je ne perds de vue l'opération du Saint-Esprit qui seul peut convaincre les âmes et les conduire à Christ; qui seul peut leur révéler Jésus comme le principe de la justification par la foi seule et de la sanctification par le Saint-Esprit. » Cette méthode a toujours été celle des prédicateurs auxquels Dieu a accordé la grâce de voir beaucoup de conversions se produire parmi les auditeurs, et il en est ainsi parce qu'elle est fondée sur ce que la parole de Dieu nous révèle quant à l'action mystérieuse mais souveraine du Saint-Esprit. L'excellent pasteur de Paris, Armand Delille, ne s'exprimait pas autrement que Legh Richmond quand il écrivait : « Il est essentiel, pour que le miracle (de la conversion) ait lieu, que l'homme (qui

en est l'instrument) soit un de volonté, d'intention, de but avec le Seigneur (1). »

Legh Richmond a été l'auteur de traités qui, traduits en français, ont contribué pour leur part au Réveil dont la Suisse française a été le théâtre dans le premier quart du XIXe siècle. Citons entre autres : *La Fille du laitier*, *le Domestique nègre*.

Legh Richmond est mort en 1825, après avoir, dans les dernières années de sa vie, passé par de cruelles épreuves domestiques. Il eut alors de grands combats intérieurs, tourmenté qu'il était par un sentiment du péché si vif qu'il en venait à mettre en question l'assurance de son salut. Des tentations de cette nature ne sont pas rares chez les chrétiens les plus avancés, au moment même où Dieu se prépare à les introduire dans le repos éternel des saints. On n'entre pas dans la vie nouvelle sans luttes et on n'y persévère pas sans combats.

(1) *La Source de la vie.*

9

Ce n'est pas seulement en Angleterre que nous nous transportons maintenant avec la célèbre quakeresse *Elisabeth Fry*, mais un peu partout sur le continent européen, en France, en Allemagne, en Danemark, en Suisse, en Hollande (1).

Lorsque Elisabeth Gurney naquit en 1740, l'Angleterre offrait, au point de vue religieux, un triste spectacle. C'était le temps de l'incrédulité, de l'impiété propagées par les déistes qui, tout en se piquant d'être les hommes les plus tolérants, se montraient hostiles à tout ce qui ne cadrait pas avec leurs principes antireligieux. C'est en parlant de ce temps que Mme Fry disait un jour qu'elle avait « vécu avec les déistes la première partie de sa jeunesse ». Cependant son père, gentilhomme campagnard riche, appartenait à la Société des Amis ou quakers ; sa mère était pieuse, mais d'une piété plus extérieure que profonde. Il

(1) *Vie d'Elisabeth Fry*, par ses deux filles, Genève, Paris, 1852.

paraît, du reste, qu'à cette époque la vie religieuse chez les quakers était tombée dans le relâchement.

Le caractère naturel d'Elisabeth Gurney était une grande fermeté unie à la puissance d'aimer. Mais elle était très timide et d'une sensibilité nerveuse extrême et douloureuse ; sa santé délicate la portait à la mélancolie. La religion devait un jour concilier ces éléments si hétérogènes. Longtemps, elle devait être ballottée entre des aspirations contradictoires. A 17 ans elle écrivait : « Mon âme est si assombrie que je vois toutes choses comme au travers d'un voile ténébreux. » Tout en le déplorant, elle allait dans le monde. Les efforts que lui inspirait la propre justice pour arriver à la paix intérieure, bien loin de l'amener à la foi, la contraignaient à convenir qu'elle « ne croyait à aucune religion », qu'elle n'avait « point du tout de foi, de croyance religieuse ». Peut-être se trompait-elle sur son véritable état moral et religieux et ces luttes, ces angoisses n'étaient pas sans renfermer le gage d'un changement futur. Mais Elisabeth était souvent alors la victime d'une imagination qui se montait facile-

ment et qui, même alors qu'elle serait parvenue à une foi vivante, serait pour elle une cause de trouble et de souffrances. Ce devait être graduellement et au travers de bien des nuages qu'elle en viendrait à l'acceptation complète de la doctrine de la rédemption.

L'instrument choisi de Dieu pour amener Elisabeth Gurney à la vie nouvelle fut un *Ami*, W. Savery, venu d'Amérique, en 1798, et qui allait « ranimer parmi les Quakers le flambeau vacillant de la foi chrétienne ». Sa visite à Earlham, la maison de campagne des Gurney, eut une grande influence sur Elisabeth dont l'amour du plaisir et du monde fut fortement ébranlé ; elle crut même qu'il était absolument vaincu. Et cependant, la lutte n'était pas terminée. Un séjour qu'elle fit à cette époque à Londres plaça encore Elisabeth en face de grandes tentations : le bal, le théâtre l'attiraient et elle pouvait dire : « La danse et la musique sont, à mes yeux, les plus grands plaisirs de la vie. » Elle flottait entre les plaisirs mondains et les devoirs et elle hésitait à sacrifier résolument les premiers aux seconds, — quoiqu'elle reconnût la nécessité de ce sacri-

fice. Elle pensait que « la foi sincère ne peut être obtenue sans les œuvres » et elle voulait *aider* Dieu à la convertir. Elle avait alors 18 ans, et elle envisagea plus tard ce séjour à Londres, comme ayant été « l'époque la plus périlleuse de sa vie ».

Cependant, on peut le dire, Elisabeth Gurney était bien réellement *réveillée*. Au cours de ce travail lent et graduel, l'influence de M. Savery était toujours plus grande et le jour ne devait pas tarder où la lumière d'en haut dissiperait toutes les ténèbres. Le 25 février 1799, Elisabeth écrivait : « J'admire avec actions de grâce les degrés adoucis par lesquels mon âme a été tirée des ténèbres dans lesquelles elle demeurait. La lumière du christianisme a maintenant brillé à mes yeux ; je puis croire à la vérité de la religion par expérience ; je sais sur quel solide fondement reposent mes espérances ; » et vers la fin de cette même année, elle pouvait s'écrier : « J'ai cherché et j'ai trouvé. » C'est alors aussi qu'elle se joignit complètement aux *Amis*. — Jusqu'alors, — et bien qu'appartenant à une famille de quakers, — bien qu'ayant subi l'action salutaire d'un

quaker, Elisabeth Gurney ne désirait pas être quakeresse. Réveillée, elle changea de sentiment: « Je crois être quaker de cœur », disait-elle, — mais ce ne fut qu'après sa conversion qu'elle se sentit réellement en communion d'esprit et de cœur avec cette société.

En 1800, Elisabeth Gurney épousa Joseph Fry, d'une famille de quakers très rigides, habitant Londres. Mais ce ne fut qu'en 1811 qu'elle fut installée elle-même comme missionnaire et chargée d'expliquer la Parole de Dieu, de la part de la société des Amis. Les années précédentes, elle avait éprouvé de grandes hésitations avant de se décider à prendre la parole en public, à *prêcher*.

C'est en 1813 qu'Elisabeth Fry commença à visiter la prison de Newgate qui n'était alors qu'un affreux repaire, mais elle avait de tout temps éprouvé un ardent désir de se consacrer aux malades, aux pauvres, aux misérables et c'est alors aussi qu'elle entreprend la série de ces voyages nombreux, fatigants, et au cours desquels elle s'occupe avec sollicitude des prisonniers, des condamnés à la déportation, des aliénés. Un jour, en Suisse, répondant aux

questions que des dames lui adressaient au sujet des causes qui avaient décidé de sa carrière, Mme Fry répondit : « J'ai été vraiment amenée par le Seigneur. Mon père était très charitable ; il aimait à visiter les pauvres et les hôpitaux et me prenait souvent avec lui quoique je ne fusse qu'une petite fille. J'ai éprouvé, dès mon bas âge, un attrait marqué pour les prisons et pour les hôpitaux ; j'ai grandi sous cette impression et me suis ainsi trouvée en rapport avec ces choses. J'étais engagée *par nature* à suivre la vocation que je cherche à remplir. J'ai reçu la grâce, je puis le dire, *en un jour*, par des moyens visibles et par l'action de l'Esprit qui crée en nous la vie. »

On sait tout le bien qui a été accompli par Mme Fry, partout où elle a passé ou demeuré. Elle a été en relations avec une foule de personnages marquants en tous pays, avec des rois, des princes, des chefs d'Etat et des administrateurs. Jusqu'à l'époque de sa mort en 1845, elle ne s'est donné aucun repos pour accomplir l'œuvre si importante que le Seigneur lui avait confiée et sa mémoire est demeurée en bénédiction dans les divers domaines où son activité s'est déployée.

10

Le même témoignage pourrait être rendu à un autre membre de la Société des Amis, à un contemporain d'Elisabeth Fry. Quoique partis de points très différents, ils ont suivi la même voie et ont tous deux glorifié Dieu par une activité dévorante à son service. Ce quaker s'appelait *Etienne de Grellet* (1). Né en 1773 à Limoges, de parents riches et nobles, placés à la tête d'une manufacture de porcelaines et de forges, il était catholique. A la vérité, quoiqu'il reçût une bonne éducation, l'enseignement religieux tenait fort peu de place dans cette éducation dirigée dans l'esprit du monde. Chose curieuse cependant, Etienne, encore tout enfant, éprouvait des impressions sérieuses, le besoin de la prière. Dieu lui apparaissait comme un Père. Il est vrai que ces impressions s'effacèrent assez promptement, et plus tard, il constatait qu'il était alors fort ignorant des choses de Dieu, et que les joies mondaines avaient un

(1) *Vie d'Etienne de Grellet,* Trad. par Mme *Alice Encontre*, Paris, 1896.

grand attrait pour lui. Elève au collège des Oratoriens de Lyon, il en reçut un bien assez grand pour pouvoir écrire : « C'est ici que le Seigneur a envoyé un rayon de lumière dans mon âme où régnaient d'épaisses ténèbres. »

L'époque était grave. La révolution faisait de nombreuses victimes. Les parents d'Etienne furent même emprisonnés ; le 9 thermidor les sauva de la guillotine. Mais Etienne lui-même avait émigré. Engagé dans l'armée des princes à Coblence, il assista à plusieurs combats et il allait être fusillé lorsqu'il put fuir en Hollande, puis dans l'Amérique du Sud où il vit de près les horreurs de l'esclavage. C'était en 1793. Etienne confesse qu'il avait alors perdu tout sentiment religieux. « J'étais, dit-il, devenu le disciple de Voltaire. » En 1795, il se trouvait à New-York. Il avait 22 ans. Sceptique et léger, il était cependant bien près du moment où la grâce de Dieu triompherait en lui de tous les obstacles.

C'est en Amérique qu'Etienne de Grellet fut mis en rapport avec des quakers et qu'il assista à leurs réunions. Les impressions qu'il éprouva au début paraissent avoir été assez mélangées.

A un sentiment de joie se mêlait un sentiment plus vif encore du péché, un vrai trouble de conscience, une souffrance qui devait ouvrir son cœur à l'action bienfaisante de l'Esprit de Dieu. Lorsque le terrain eut été ainsi labouré, la joie du pardon, l'assurance du salut remplacèrent le trouble causé par la conviction de péché. A Philadelphie, Etienne de Grellet se joignit aux Amis ; il parla dans les assemblées et revêtit la charge du ministère, tout en continuant à s'occuper de son commerce. A partir de 1796, sa vie fut absolument celle d'un missionnaire, bien que, dans l'intervalle de deux voyages, il continuât à prendre soin de ses affaires commerciales. Son activité était prodigieuse et il serait difficile de mentionner ici tous les voyages qu'il accomplit. Il parcourut l'Europe tout entière et les deux Amériques. Ses voyages furent encore plus nombreux et plus variés que ceux d'Elisabeth Fry, avec laquelle il s'était rencontré à Londres, en 1813, mais ils étaient entrepris dans le même esprit et dans le même but.

Dans ses divers voyages, Etienne de Grellet entra en relations avec le roi de Prusse Frédé-

ric-Guillaume III et avec l'empereur Alexandre qu'il vit à Londres en 1814 ; avec le roi de Suède Bernadotte en 1813. A Rome, il vit le cardinal Consalvi, premier ministre du pape Pie VII, et le pape lui-même. A Munich, à Stuttgard, les rois de Bavière et de Wurtemberg lui firent le meilleur accueil. A Madrid, en 1833, il fut reçu par le roi et la reine d'Espagne. Partout, auprès des têtes couronnées comme auprès des plus humbles personnages, il se montra absolument fidèle à sa profession de chrétien. Aussi l'action qu'il exerça fut-elle puissante et suivie le plus souvent de grandes bénédictions. Dans un de ses voyages en France, il eut la joie de retrouver sa mère qui s'était convertie et qui mourut dans la foi, en 1837. Etienne de Grellet lui-même quitta ce monde en 1855 après avoir fourni une carrière missionnaire véritablement prodigieuse.

Les Amis ou Quakers sont d'infatigables voyageurs, mais on sait que ces pacifiques disciples de Georges Fox et de William Penn ne voyagent que pour accroître le nombre de ceux qui, sur cette terre, procurent la paix et se révèlent ainsi comme des enfants de Dieu.

Cependant, on peut être un vaillant serviteur de Dieu et un véritable apôtre de Jésus-Christ, sans bouger de chez soi. C'est ce que prouve la vie du pieux et célèbre pasteur du Ban-de-la-Roche.

II

Jean Frédéric Oberlin naquit en 1740. Son père était professeur au gymnase de Strasbourg. C'était un homme pieux qui se mêlait volontiers aux jeux de ses enfants habitués de bonne heure au respect et à l'obéissance. Sa mère était également pieuse et très charitable, quoique la fortune de la famille ne fût pas grande (1).

Oberlin montra dès son enfance la grande vivacité de caractère qu'il conserva toujours, de la sensibilité, de la décision et un vrai courage contre l'injustice. L'atmosphère de piété qu'il respirait dans sa famille exerça sur lui une heureuse influence et il put dire que « de bonne heure il avait été saisi par la grâce

(1) *Vie d'Oberlin*, pasteur au Ban-de-la-Roche, Lausanne, 1842.

de Dieu ». Étudiant en théologie, il était pénétré de la sainteté du ministère et, à cet égard, il dut beaucoup à un homme pieux et vivant, le pasteur et professeur Lorenz.

Il ne semble pas qu'Oberlin ait eu à soutenir de grands combats intérieurs avant d'arriver à la plénitude de la foi et de la vie chrétienne. — Il n'est pas douteux cependant qu'il n'ait compris tout ce qu'il y a de redoutable dans la position de l'homme pécheur aussi longtemps qu'il ne s'humilie pas devant Dieu en confessant ses péchés et qu'il ne saisit pas le pardon en Jésus-Christ. C'est ce que démontre assez clairement l'*Acte solennel de consécration de soi-même à Dieu* qu'Oberlin rédigea le 1er janvier 1760, alors qu'il venait d'atteindre sa vingtième année. Cet acte, renouvelé dix ans plus tard, le 1er janvier 1770, à Waldbach, est, en réalité, l'histoire de la conversion de son auteur.

A 27 ans, Oberlin avait été nommé pasteur à Waldbach. La tâche qui s'imposait à lui était singulièrement difficile et compliquée. Il avait à lutter avec une opposition parfois violente, l'opposition de la paresse, de la routine et des habitudes invétérées. La misère au Ban-de-la-

Roche était grande et l'activité d'Oberlin dut se déployer dans tous les domaines, l'agriculture, le soin du bétail, les routes, les écoles. C'est à juste titre qu'il fut appelé le « Père du Ban-de-la-Roche ». Dans cet admirable pastorat, il était soutenu par sa digne épouse, et, sous sa puissante action, le pays fut vraiment transformé.

Comme pasteur, Oberlin était un homme de prière. Sa prédication était simple, imagée, très biblique. En 1826, se terminait ce long et fructueux ministère de près de soixante années dont les fruits sont encore visibles et qui a rendu impérissable, non seulement dans la contrée du Ban-de-la-Roche, mais encore dans le monde chrétien, le nom du pieux philanthrope auquel le pays a dû et doit encore sa prospérité.

12

Entre le bienfaiteur du Ban-de-la-Roche et le vaillant pasteur des Hautes-Alpes que fut le Genevois *Félix Neff*, les analogies sont si nombreuses et si frappantes, qu'on a pu appeler ce

dernier un nouvel Oberlin (1). Ces deux hommes étaient pourtant partis de points très différents et ils appartenaient à des milieux tout autres. Né en 1798 dans un village près de Genève où il passa son enfance sous les soins d'une mère qui devait lui survivre, Neff ne connut pas son père. Ame sensible et forte, caractère ardent et réfléchi, intelligent et doué d'une bonne mémoire, il se nourrissait de Plutarque et de J.-J. Rousseau. Après avoir fait un apprentissage de jardinier-fleuriste, il s'enrôlait à 17 ans dans la garnison de Genève et parvenait au grade de sergent d'artillerie.

A cette époque, le futur missionnaire des Hautes-Alpes était un incrédule, mais un incrédule angoissé, éprouvant le besoin de lire la Bible, de se rapprocher de Dieu. Bientôt, il sentit « tout le poids du péché », et il soupira après sa délivrance. C'est alors qu'il lut avec un grand profit pour son âme l'excellent petit traité de Thomas Wilcox intitulé : *le Miel découlant du rocher*. Cette lecture produisit sur lui, comme

(1) *Notice sur Félix Neff*, pasteur dans les Hautes-Alpes. Genève, Paris, 1831.

sur beaucoup d'autres à cette époque, un effet puissant. Elle lui apporta les lumières qui lui manquaient et contribua efficacement à sa conversion (1). En 1818, il se joignait à la petite église dissidente du Bourg-de-Four, à Genève, — église dont, un mois auparavant, il se fût fait un devoir facile de persécuter les membres. En 1819, il quittait le service militaire et cela à la grande satisfaction des officiers qui voyaient de mauvais œil l'action que Neff exerçait sur ses camarades.

Il était difficile que, dans cette âme dont on a dit qu'elle était « brûlante de l'amour du Sauveur, » la vocation au Saint-Ministère ne se révélât pas promptement. C'est en effet ce qui arriva, et Neff, à peine en possession lui-même de la vérité salutaire, se mit à évangéliser dans les environs de Genève, dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel, dans la partie française du canton de Berne. Bientôt après, c'est en

(1) « Vous trouverez là la clef de l'Evangile, des paroles qui m'ont fait tomber les écailles des yeux, à moi, quand je cherchais le Seigneur » (Félix Neff, Lettre à une jeune fille. Citée dans *Foi et Vie*, 16 décembre 1902).

France qu'il porte ses pas ; il prêche à Grenoble, à Mens, et ce jeune homme de 24 ans devient l'instrument du réveil de bien des âmes. Mais, sans études théologiques, sans diplômes, il risquait de voir son activité en France entravée ou arrêtée. Il se décida alors à aller à Londres demander à une église réformée indépendante la consécration au Saint Ministère.

C'est en 1824 que Félix Neff arriva dans les Hautes-Alpes. Son travail dans ces sauvages contrées ne devait malheureusement pas être de bien longue durée, mais ce ministère de 3 ans fut vraiment héroïque. Ce qu'avait été Oberlin au Ban-de-la-Roche, Neff le fut à cette autre extrémité de la France. Là aussi tout était à faire, et, à tous les points de vue, il fallait que le pasteur se dépensât pour son troupeau, Mais le travail de Neff, aussi bien que celui d'Oberlin, fut abondamment béni et, en plusieurs localités des Hautes-Alpes, il fut suivi de véritables réveils.

A partir de 1826, la santé de Félix Neff commença à décliner. Dans l'espoir de retrouver quelques forces, il retourna à Genève. Une cure aux bains de Plombières trompa les espé-

rances de ses amis, et c'est à Genève, qu'après une longue et cruelle maladie, ce fidèle serviteur de Dieu devait, en avril 1829, être retiré de ce monde, non sans laisser un souvenir béni aux lieux qui avaient été le théâtre de son activité missionnaire. Les Hautes-Alpes, aussi bien que le Ban-de-la-Roche, ont fourni une démonstration de ce que l'Evangile, présenté dans toute sa force, peut produire au sein de populations envisagées comme chrétiennes, mais plongées dans la torpeur spirituelle et dans le matérialisme pratique.

13

Bien que travaillant en pays christianisés, Oberlin et Neff étaient de vrais missionnaires. Cependant l'œuvre des missions en pays païens exige des qualités toutes particulières et des dons spéciaux. C'est ce qui apparaît clairement dans la carrière missionnaire d'*Anna Judson*, la première femme américaine qui se soit consacrée à l'œuvre des missions évangéliques parmi les païens (1).

(1) *Vie de Mme Judson*, missionnaire dans l'empire birman, Genève, Paris, 1834.

Anna Hasseltine, née en 1789 à Bradford (Massachussets) appartenait à une bonne famille mais étrangère à la piété. D'un caractère vif, entreprenant, d'une grande sensibilité, Anna montra de bonne heure un goût décidé pour l'étude. Durant les seize premières années de sa vie, elle n'éprouva que de rares impressions religieuses, tout en ayant des habitudes qui ne l'empêchaient pas de prendre part à des bals et autres plaisirs mondains. Il arriva même un moment où elle cessa de prier et renonça à ses pratiques religieuses. Les premières influences un peu sérieuses qu'elle ressentit furent dues à des livres. Ayant lu, dans l'ouvrage d'Hannah More sur l'*Education des femmes*, cette phrase : « Celle qui vit dans les plaisirs est morte en vivant », phrase empruntée du reste à l'Ecriture Sainte (I Tim., v, 6), elle en fut troublée. Cette parole pénétra jusqu'au fond de sa conscience. « Je restai, dit-elle, comme pétrifiée et fus presque tentée de croire qu'une puissance invisible avait dirigé mes yeux sur ces paroles. » La lutte était entamée, mais le cœur ne devait pas se rendre au premier appel. Anna avait 15 ans lorsqu'elle lut le *Voyage du chrétien* de

Bunyan qui l'intéressa beaucoup, mais alors elle voulait faire son salut en renonçant aux plaisirs mondains, et, comme elle ne s'appuyait que sur ses propres forces, à la première occasion, elle oublia ses bonnes résolutions et elle retomba plus que jamais sous l'empire du monde.

Au printemps de 1806, il y eut à Bradford un réveil religieux qui exerça sur Anna une influence positive. Elle ressentit un trouble profond causé par les aspirations contradictoires dont son esprit et son cœur étaient le théâtre. Abattue, mélancolique, elle s'imposait des privations ; elle voulait faire *pénitence* et elle s'en attribuait quelque mérite. En même temps, elle subissait l'influence d'une tante pieuse. Peu à peu cependant, la lumière se faisait en elle ; l'œuvre de Christ lui apparaissait toujours plus lumineuse ; elle était très frappée de l'amour de Dieu en Jésus-Christ pour les pécheurs. Le jour vint enfin où elle donna *sans réserve* son cœur au Sauveur. Elle avait alors de 16 à 17 ans et elle pouvait indiquer le 16 juillet 1806 comme ayant été le jour de sa conversion. Elle goûta alors des « moments de délices dans la communion avec Dieu ». Après cela, il est vrai,

elle eut encore des luttes à soutenir, mais c'étaient les luttes de l'âme chrétienne combattant le péché et aspirant à la sainteté. Elle était fortifiée dans sa foi par la lecture des ouvrages de Thomas Scott, de Doddridge et surtout par la lecture de la Bible.

A peine convertie, Anna Hasseltine éprouva un ardent désir d'être utile à ses semblables et elle déploya une activité immédiate pour le bien des âmes qui l'entouraient. C'est ainsi que sa vocation missionnaire se manifesta tout d'abord pour s'affirmer plus nettement encore lorsqu'en 1812 elle épousa Adoniram Judson (1788-1850), homme plein d'humilité, d'énergie et de prudence, de patience et d'un amour passionné des âmes (1).

Peu après leur mariage, les deux époux s'embarquaient pour Calcutta, mais la Compagnie des Indes Orientales étant absolument opposée à l'œuvre des missions, ils durent quitter ce pays, et, après quelques tentatives infructueuses à l'Ile de France, à Madras, ils arrivèrent au Birman. Le récit de leurs travaux et de

(1) *Les nouveaux actes des Apôtres*, par *Pierson*, 1856.

leurs souffrances dans cet empire est du plus haut intérêt, mais il renferme des détails d'un dramatisme vraiment poignant. Il semble que jamais missionnaires n'aient été appelés à déployer un pareil héroïsme. Mme Judson pouvait écrire : « Nos souffrances de corps et d'âme ont été souvent si terribles, que je me sentais poussée par le désespoir à adopter le langage du psalmiste : je périrai par la main de Saül. » Aussi le 24 avril 1826, Mme Judson succombait-elle aux fatigues et aux épreuves des dernières années. Cependant, grâce à beaucoup de travail et à un travail persévérant, les époux-missionnaires avaient pu se réjouir de la formation d'une petite église birmane. A ce propos, Mme Judson écrivait : « Je vois de plus en plus que notre utilité dans le monde dépend surtout de notre état spirituel. » Les expériences qu'elle et son mari avaient faites dans le champ des missions, leur avaient montré que « *dans quelque lieu que ce soit*, quand l'Evangile est annoncé avec fidélité et avec prières, le Seigneur en fait toujours l'instrument de la conversion des hommes. »

14

Aucune analogie de position ne pourrait être établie entre la femme missionnaire en pays païen et à peine civilisé et le pasteur d'une petite congrégation indépendante de la Suisse française. Et pourtant ces deux disciples de Jésus-Christ ont eu pour leur maître le même amour ; ils ont apporté aux âmes qui leur étaient confiées le même message de salut et ils ont travaillé, chacun dans sa sphère, avec une égale fidélité.

Auguste Rochat, né en 1789, passa les premières années de sa vie à Crassier, dans le canton de Vaud, où son père exerçait le ministère pastoral (1). Ce dernier était un homme rude, autoritaire, tandis que la mère de Rochat, une descendante de réfugiés français, était une femme douce, pieuse, qui élevait ses enfants dans l'obéissance selon le Seigneur. La famille jouissait d'une certaine aisance. Auguste avait de la facilité pour les études, mais il était mou,

(1) *Notice sur Auguste Rochat*, par *L. Burnier*. Lausanne, 1848.

indolent, promettant peu. Cependant, il était capable de vives affections et d'une grande énergie de volonté. L'époque à laquelle il fit ses études de théologie à l'Académie de Lausanne, soit de 1808 à 1812, était une époque de sommeil et de langueur pour l'Eglise. Quant à l'enseignement théologique, il était d'une grande pauvreté, et les étudiants se distinguaient par leur mondanité. Les jeunes pasteurs eux-mêmes ne craignaient pas de figurer dans des bals et nul ne s'en formalisait.

Comment Auguste fut-il amené à la vie nouvelle ? Il devait à sa mère ses premières impressions religieuses. De tout temps, il avait éprouvé du respect pour les Ecritures qu'il lisait assidument. Le célèbre doyen Curtat, le chef du clergé vaudois à cette époque, exerça sur lui une heureuse influence. Malgré tout, et bien que depuis quelques années, il remplît des fonctions pastorales, Rochat était un honnête mondain. Même en 1819, consacré depuis 7 ans, il assistait encore à un bal. Il est vrai que ce fut pour la dernière fois. Peu à peu les obscurités de son esprit et de son cœur disparaissaient sous l'action de la grâce de Dieu

et, en 1820, il rompait décidément avec le monde. « Le voyage s'était fait pour lui par longues étapes. »

En 1822, nommé pasteur à Bière, Rochat ne devait pas y faire un long séjour. Deux ans après déjà, en 1824, dans un temps d'agitation et de troubles religieux, le conseil d'Etat du canton de Vaud, ayant pris un arrêté destiné à étouffer la vie religieuse qui se manifestait depuis quelques années dans l'église, sous forme de réveil, Rochat donna sa démission et se sépara absolument du corps pastoral vaudois. Sa conscience lui avait dicté ce grand et douloureux sacrifice. Il se joignit alors à plusieurs de ses collègues qui, contraints par les circonstances du moment, venaient de fonder la dissidence. Peu après, il s'établissait à Rolle qui allait devenir le centre de son activité comme pasteur, prédicateur et publiciste chrétien.

Ce qu'a été dès lors la vie d'Auguste Rochat, son activité grande et bénie, malgré une santé faible et de fréquentes indispositions, c'est ce que témoigneront au jour des rétributions une multitude d'âmes qui ont été amenées par lui au pied de la croix du Christ ou que ses écrits

contribuent encore à édifier et à nourrir.

Le dimanche 7 mars 1847, ce fidèle pasteur était rappelé subitement par son maître, après avoir prêché le matin même sur ces mots : « Veux-tu être guéri (Jean, v, 6) ! »

Si Auguste Rochat a été amené par degrés à la conversion, il ne semble pas qu'il ait eu à soutenir des luttes intérieures bien vives. Il n'est pas douteux cependant que le travail de la grâce ne se soit accompli chez lui de même que chez tous ceux qui sont retirés des ténèbres naturelles et transportés dans la lumière du Christ. Mais les formes, ou les apparences et les manifestations extérieures de ce travail peuvent varier et varient selon le caractère naturel, le tempérament même de l'individu. Il se peut aussi que les combats intérieurs soient violents sans qu'il y paraisse beaucoup au dehors. Cela encore dépend du caractère individuel et de circonstances très spéciales. Les écrits dans lesquels Rochat « quoique mort parle encore », révèlent bien clairement qu'il avait eu une profonde conviction de péché et qu'il avait dû s'anéantir devant la sainteté de Celui qui ne tient point le coupable pour innocent. Il n'en avait

pas moins fait l'expérience de ce qu'il y a de rassurant, de consolant dans le pardon de Dieu et dans la communion avec le Sauveur. Rochat a été un docteur chrétien en même temps qu'une vive lumière dans l'Eglise au XIXe siècle.

15

L'entière sanctification du chrétien est-elle possible dans l'économie présente ? Pour plusieurs cette question ne se pose pas ; elle est résolue par l'affirmative. Pour d'autres — en plus grand nombre — elle demeure à l'état de question. De nos jours, la réponse affirmative a été accentuée très nettement et d'une manière beaucoup plus précise que cela n'a été le cas précédemment, en particulier par les disciples de Wesley.

Nous avons sous les yeux un livre publié dans le but exprès et avoué de démontrer le bien fondé de l'affirmative. C'est la biographie de *James Brainerd Taylor* (1). Né en 1801 dans

(1) *Vie de J.-B Taylor*, Journal et correspondance. Trad. par *Ch. Challand*, Genève, 1891.

le Connecticut, de parents respectables, membres de l'église épiscopale, mais non convertis, Taylor dut ses premières impressions religieuses à un frère aîné. Il était cependant très ami des plaisirs, de la danse en particulier. Quoique sa jeunesse ait été absolument honnête il s'envisageait après sa conversion comme ayant été un grand pécheur. Ce sentiment profond de la grandeur du péché le suivit même constamment.

A 14 ans, commis chez un négociant de New-York, il manifestait déjà une piété si réelle, qu'elle ne pouvait être que le fruit de la conversion. Il avait un ardent désir de sainteté. Moniteur dans une école du dimanche, il était plein de sollicitude pour le salut des enfants et il déployait une grande activité dans l'évangélisation. A l'âge de 19 ans, quoiqu'il eût une fort jolie place chez un négociant, il se sentit une vocation si décidée pour la mission ou pour le ministère pastoral, qu'il commença ses études, d'abord à Lawrence-Ville, puis à Princeton et enfin au séminaire de New-Haven. Durant ces neuf années d'études classiques et théologiques, Brainerd « cultivait avec le plus

grand soin l'amour qu'il avait pour les âmes, le désir ardent qu'il éprouvait de les voir sauvées ». Ne possédant pas encore « la victoire permanente sur le péché » il cherchait, — et c'était sa préoccupation constante — « la parfaite sainteté ». Enfin, le 22 avril 1822, il reconnut qu'il avait reçu « le baptême du Saint-Esprit et de feu », sous la forme de la pleine assurance du salut, et, dès lors, ses progrès dans la sanctification furent continus. En même temps, préoccupé de l'idée d'une mort prématurée, il arrivait à un plein détachement à l'égard du monde et, s'il désirait vivre, ce n'était que « pour amener des âmes à Jésus-Christ ».

En 1826, ses études achevées, il semblait que l'activité d'évangéliste que Brainerd avait déployée pendant ce temps et malgré un état de santé fort précaire, allait prendre un nouvel essor. Il ne devait pas en être ainsi : la mort était là et elle l'enlevait le 23 mars 1829.

La vie si courte et pourtant si remplie de J. Brainerd Taylor peut-elle être envisagée comme une démonstration de fait de la possibilité pour le chrétien de parvenir sur cette terre à l'entière sanctification ? Pour cela, il

nous semble que, malgré le beau développement de la piété et les ardentes aspirations à la sainteté qui ont caractérisé cette vie, cette dernière a cependant été trop courte pour offrir une preuve irréfutable du bien fondé d'une doctrine controversée parmi les chrétiens. Il y avait chez Taylor une humilité vraie, mais peut-être quelque chose de maladif dans cette constante étude de soi-même qui n'est pas sans présenter quelque danger. Ce qui a manqué à cette vie, c'est l'épreuve du temps. Des tentations ont été épargnées à Taylor, tentations que l'âge et les circonstances présentent à l'ensemble des chrétiens même les plus affermis, et si une santé délicate est pour beaucoup une entrave dans la sanctification, pour d'autres, au contraire, elle est un stimulant, un aiguillon contre lequel il serait dur de regimber. Quoi qu'il en soit on peut dire que la vie de James Breinerd Taylor a été un exemple encourageant de la victoire que la grâce de Dieu « agissant par le Saint-Esprit » dans un cœur qui s'est donné, peut remporter sur le péché et la faiblesse humaine.

16

La même année que James Brainerd Taylor naissait aux Etats-Unis, soit en 1801, *William Gordon* naissait en Angleterre (1). Ses parents se distinguaient par leur intelligence autant que par leur honorabilité ; lui-même était d'un caractère aimable et d'une intelligence précoce. Durant tout le cours de ses études médicales, il se montra aussi ardent pour le travail qu'exemplaire dans sa conduite. Reçu docteur en 1841, il s'établit à Hull d'où sa réputation comme médecin et comme philanthrope ne tarda pas à se répandre au dehors.

Dès son enfance, Gordon avait admis la vérité du christianisme, mais, dans la droiture de son cœur, il s'efforçait d'arriver à une conviction pleine et entière des grandes vérités du christianisme. « Je me suis, disait-il, toujours occupé sérieusement de religion, c'était un sujet qui excitait en moi un vif intérêt. » Durant des années, il examina avec soin les objec-

(1) *William Gordon, ou le philosophe chrétien triomphant de la mort.* Lausanne, 1852.

tions de l'incrédulité parce qu'il voulait parvenir à saisir par la raison les mystères de la foi. Aussi demeura-t-il longtemps étranger à la conversion. Il reconnut plus tard que ce n'était pas par le raisonnement qu'il était devenu chrétien.

Comment Gordon parvint-il à la lumière ? Ce fut d'une manière graduelle. Au cours d'une longue maladie, il fut visité par des amis chrétiens et s'il ne pouvait dire « dans quel lieu, ni dans quel moment il avait trouvé le Sauveur, » il pouvait tout au moins raconter comment il l'avait trouvé.

« Je suis, dit-il, allé à Jésus avec foi, j'ai pris tous mes péchés, tous mes soucis, toutes mes passions ; j'ai déposé tout ce fardeau au pied de la croix et une douce paix m'a été donnée. J'ai raisonné, j'ai discuté, j'ai étudié, mais je n'ai trouvé de paix que lorsque j'en suis venu à embrasser l'Evangile comme un petit enfant. Alors il me sembla que le Saint-Esprit remplissait mon cœur. Ma corruption m'apparut dans toute sa profondeur ; je vis aussi que je ne pouvais être accepté de Dieu, ni espérer une félicité éternelle que par les mérites du

Rédempteur. Je jetai loin de moi mes œuvres, j'allai à Christ entièrement dépouillé ; il me reçut comme il a promis de le faire. Alors j'éprouvai une joie inexprimable et toute crainte de la mort s'évanouit. » Qu'ajouter à ce témoignage si vivant rendu à l'œuvre du Saint-Esprit ! Aller à Jésus comme un enfant ! C'est bien là la voie que l'Esprit de grâce indique à tout pécheur qui soupire après le pardon et la vie nouvelle.

Après une longue maladie et de cruelles souffrances, le docteur Gordon quittait cette terre en 1849. Son lit de mort fut triomphant. « Pas un nuage ne vint obscurcir sa foi. »

17

On a appelé *Robert Mac Cheyne* un « apôtre des temps modernes » et cette qualification ne paraîtra pas exagérée à quiconque aura lu attentivement la biographie de ce pasteur écossais (1). Né en 1813, à l'aurore du réveil en

(1) *Vie du révérend Mac Cheyne*, par *A. Bonar*, trad. par Ed. Tallichet, Paris, Lausanne, 1857.

Ecosse, d'un caractère doux et affectueux, il était d'autre part passionné pour la danse et la musique. Moral, mais étranger à toute piété, sa religion consistait en un formalisme très correct. En 1827, il entra à l'université d'Edimbourg où, durant 4 ans, à partir de 1831, il suivit les cours de théologie de Chalmers.

Mac Cheyne avait 18 ans lorsqu'il fut profondément remué dans sa conscience par la mort de son frère aîné qui avait beaucoup prié pour lui. Cet événement « l'arracha à son sommeil de mort et introduisit dans son cœur le premier rayon de la lumière divine ». Réveillé, il commence à chercher Dieu de tout son cœur, mais sa conversion ne devait pas être soudaine : la lumière se faisait lentement en lui et il avait des accès de mondanité qui le troublaient. Il devait être conduit à Christ par des convictions profondes et durables quoique exemptes de tout sentiment de terreur et de détresse. Un ouvrage qui devait lui être fort utile et opérer en lui un changement salutaire, fut le *Résumé de la Science du Salut*, joint à la confession de foi de l'Eglise d'Ecosse. C'est alors qu'il éprouva le désir d'entrer dans la carrière pas-

torale ou missionnaire et qu'il commença, — encore étudiant — à évangéliser dans les quartiers pauvres d'Edimbourg et à prêcher.

En 1836, Mac Cheyne, après sa consécration, fut appelé comme pasteur à Dundee, « ville entièrement adonnée à l'idolâtrie et à la dureté de cœur ». Il savait alors qu'il s'était « complètement donné à Dieu, comme quelqu'un qui a été acheté à prix ». Sa prédication, à laquelle il mettait beaucoup de soin, eut un grand succès ; elle produisit un beau réveil qui, naturellement, provoqua l'opposition des incrédules et même des pasteurs formalistes.

C'est pendant son ministère à Dundee que Mac Cheyne, dont la santé était déjà très chancelante, entreprit un voyage en Palestine afin d'intéresser les chrétiens à la mission parmi les Juifs. C'était en 1839. A son retour à Dundee, après un voyage rempli de diverses péripéties, il reprit son travail de prédicateur. Le réveil avait continué à s'affermir et c'est à ce propos qu'il fit cette remarque confirmée par les faits : « Tout homme qui retourne en arrière et se perd, n'a jamais réellement cru en Jésus-Christ. »

La vie de ce dévoué et fidèle serviteur de Dieu, de cet instrument d'élite dans l'œuvre de l'évangélisation, ne devait pas être de longue durée ; le 25 mars 1843, la mort l'enlevait à son champ de travail, mais il laissait après lui des fruits nombreux de son activité pastorale.

18

Nous ne possédons sur le Dr *Capadose* qu'une biographie fort incomplète. Elle est suffisante cependant pour nous faire connaître comment ce fils d'Israël est arrivé à voir dans le Christ-Jésus, le Messie promis à ses pères (1). Quoique rédigée par un fervent ami des Juifs, le professeur Pettavel, de Neuchâtel, cette notice est en réalité une auto-biographie.

Né probablement vers 1795, Capadose était le fils d'un négociant d'Amsterdam. Dans ce temps, et dans ce pays, il y avait alors peu de vie chez les chrétiens et leur influence sur les Juifs était nulle. Capadose reçut dans sa

(1) *Conversion de M. le Docteur Capadose, israëlite portugais.* Toulouse, 1837.

famille une éducation plus morale que religieuse. Dans son enfance, il avait bien éprouvé quelque besoin de la prière, mais cette pratique journalière était liée à la lecture d'un formulaire. Dans la suite, loin d'être zélé pour la religion de ses pères, il était mondain, ami des plaisirs autant que de l'étude. Ne trouvant rien à la synagogue, il n'y allait plus, tout en conservant son orgueil national israélite.

Durant ses études de médecine, Capadose subit en quelque mesure l'influence religieuse du savant Bilderdick, de l'Académie de Leyde, qui était un vrai chrétien. En 1818, il s'établit comme médecin à Amsterdam, sa ville natale, où il eut bientôt acquis une grande clientèle, mais il n'était pas heureux ; il avait des accès de mélancolie. Au fond, il éprouvait un affreux vide intérieur, la soif de la vérité, mais sans avoir la conscience du péché. C'est alors qu'après avoir précédemment lu la Bible pour s'en railler, il ouvrit le Nouveau Testament dont la lecture lui offrit un intérêt croissant. Revenant à l'Ancien Testament, et au chapitre LIII d'Esaïe, « tout à coup la lumière jaillit des ténèbres et la vie de la mort ». Il reconnut qu'il était

« impossible à un Israélite de douter que le Christ ne fût pas le Messie promis ». Il eut alors le sentiment profond du péché et il vit que « c'étaient ses péchés qui avaient été cause des souffrances et de la mort de son Sauveur ».

Après ce réveil de la conscience, Capadose ne tarda pas à « trouver en Christ sa vie ». Sa conversion, — comme cela se voit ordinairement en pareil cas chez les Israélites, — provoqua d'abord une violente opposition dans sa famille. Puis, on essaya vis-à-vis de lui des voies de douceur, pour en revenir aux sarcasmes et à une opposition plus violente que jamais. Capadose demeura fidèle à sa nouvelle foi et il fut baptisé le 22 octobre 1822 dans l'église chrétienne de Leyde.

Le docteur Capadose a fait plusieurs séjours en Suisse, en particulier à Clarens où il eut la douleur de voir mourir sa femme. Quant à lui, nous ignorons la date et le lieu de son décès ; nous savons seulement qu'il vivait encore en 1861 et qu'il assista, cette année-là, aux assemblées œcuméniques de l'Alliance évangélique à Genève.

Constatons ici que l'œuvre de Dieu s'est accomplie chez Capadose, comme toujours, selon ce que nous avons cru pouvoir appeler la méthode du Saint-Esprit. Chez lui, le sentiment du péché l'a amené à chercher la délivrance. Il a été à Jésus-Christ ; il s'est donné à lui, et, par le baptême de l'Esprit, il a été fait un homme nouveau. Les souffrances qu'il a dû endurer pour sa foi ont été la pierre de touche de la réalité de sa conversion et de l'action régénératrice du Saint-Esprit.

19

Le nom de *Napoléon Roussel* est connu bien au delà des limites de la France protestante et on sait quelle a été la prodigieuse activité littéraire de ce polémiste chrétien. Son activité comme pasteur et évangéliste n'a pas été moindre, et surtout, nous le pensons, elle n'a pas été moins féconde ni moins bénie.

Napoléon Roussel, né à Sauve (Gard), en 1805 était le fils d'un soldat du grand empereur, fabricant de bas au métier, occupation habi-

tuelle de beaucoup de gens de ce pays-là (1). A Lyon, où la famille vint plus tard s'établir, les jours d'école du jeune garçon furent troublés par l'invasion, mais il aspirait déjà à écrire des livres et, lorsqu'il fut, à l'âge de 14 ans, placé comme apprenti chez un négociant, il se mit à étudier seul. A 20 ans, il était à Genève, étudiant en théologie, animé d'un ardent désir d'être utile à la Société et à l'Eglise. En 1831, nous le trouvons à Saint-Etienne, à la tête d'une église naissante, et, chose qui s'est rencontrée plus d'une fois, surtout aux époques qui ont précédé le Réveil, il n'est *pas encore converti* ; sa foi est une foi de tradition, son christianisme est un christianisme sans Sauveur et sa piété n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit.

C'est alors que Roussel subit fortement l'influence de son ami Adolphe Monod, qui, pour prix de son courage et de sa fidélité, venait d'être destitué de sa place de pasteur à Lyon. Cependant, avec son esprit logique, investigateur, Roussel, tout en écoutant les appels

(1) *Un pionnier de l'Evangile, Napoléon Roussel*, par *E. Delapierre*, Lausanne, 1888.

directs qu'Adolphe Monod lui adressait, sentait le besoin de garder son indépendance. « Je veux être moi, écrivait-il un jour à son ami, je veux être seul approuvant et désapprouvant de part et d'autre ce qui me semble bon ou mauvais. »

Dans cette disposition d'esprit, Napoléon Roussel devait passer par des luttes douloureuses avant d'arriver à la plénitude de la foi. Mais le jour vint où, converti de cœur, il put dire qu'il avait « reçu le Saint-Esprit ». Lui-même, dans une lettre à un de ses oncles, a indiqué la marche qu'il avait suivie. « Commençons par sentir profondément notre péché, par reconnaître notre indignité devant Dieu, par accepter notre condamnation, et, alors, ayant soif et faim de salut, de pardon, nous comprendrons et accepterons cette bonne nouvelle : « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé. » Telle est bien en effet la marche du Saint-Esprit lui-même opérant la régénération du pécheur qui soupire après la délivrance.

Napoléon Roussel, de même que son ami Adolphe Monod, se vit contraint, par sa fidélité même à l'Evangile, à quitter son poste officiel

à Saint-Etienne et à fonder dans cette ville une église indépendante. Dès lors, il devait être fréquemment appelé à changer de résidence. Nous le rencontrons successivement à Marseille, où il se consacre entièrement à Dieu et à son œuvre ; à Paris, où il fonde le journal l'*Espérance ;* dans le Limousin, à Ville-Favard, en particulier, où il déploie un zèle vraiment apostolique ; de nouveau à Paris, en 1847, où il ouvre une école pratique d'évangélisation ; à Cannes de 1857 à 1863 où il poursuit gratuitement un ministère indépendant ; en 1865 à Lyon où il est à la tête de l'église libre de cette ville. En 1868, la maladie le force à interrompre ses travaux et à prendre à Menton une retraite devenue nécessaire. Le 8 juin 1878, il meurt à Genève, sa dernière étape sur cette terre.

Nous avons fait allusion à l'extraordinaire activité de Napoléon Roussel comme publiciste. Ses nombreux traités de controverse ont éclairé bien des âmes sur les erreurs du catholicisme romain, mais lui ont attiré aussi bien des critiques, de même que son activité d'évangéliste l'a conduit plus d'une fois devant les tribunaux.

Mais il n'a pas consacré son talent d'écrivain uniquement à des écrits polémiques ; nombre d'ouvrages sortis de sa plume et destinés à la jeunesse aussi bien qu'aux adultes, ont eu un caractère très positif d'édification et d'instruction. Tous sont marqués au coin du bon sens et d'une piété de bon aloi. Partout, l'on retrouve l'homme que le Saint-Esprit a scellé de son cachet, et auquel il a été donné de beaucoup travailler à la gloire de Dieu.

20

Le livre des Proverbes affirme que « comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond au cœur de l'homme (XXVII, 19) ». C'est à ce titre que nous pouvons rapprocher ici des hommes fort différents les uns des autres à une foule d'égards et réunis cependant en un faisceau par le plus fort des liens. C'est également là la raison qui nous autorise à rappeler ici le souvenir de *James Garfield* (1).

(1) *James Garfield, ou comment on devient un homme.* D'après *Thayer*. Lausanne.

Né en 1831 dans une ferme de l'Ohio, le futur président des Etats-Unis n'avait que 2 ans lorsqu'il perdit son père. La famille demeurait sans ressources. Mais la mère était une femme héroïque qui, dans les solitudes de l'ouest et les forêts vierges, sut conduire sa maison avec une fermeté qui n'excluait pas une réelle piété. L'enfance de James fut naturellement assez rude, mais il témoigna de bonne heure de précieuses qualités.

On comprend qu'à cette époque et dans ce pays-là les ressources religieuses fussent restreintes ; les services religieux étaient rares et dépendaient de prédicateurs itinérants. Pour Garfield, les instructions que lui donnait sa mère suppléaient à ce qui faisait défaut d'autre part. Il y prenait un grand intérêt ; la lecture de la bible faisait sur lui une impression profonde et il avait une piété enfantine. Mais les nécessités matérielles allaient lui imposer une existence singulièrement variée. A partir de l'âge de 12 ans, il est tantôt fermier, tantôt charpentier ; ensuite ouvrier, puis batelier, maître d'école ; élève dans un séminaire, étudiant dans une université, enfin professeur, en attendant

qu'il devienne sénateur et homme politique, pour revêtir en dernier lieu la haute dignité de président des Etats-Unis. Tout cela, du reste, est très américain.

Au milieu de tous ces changements de situations et d'occupations, Garfield se distingua toujours par un caractère fort et droit, profitant de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour s'instruire. Avec cela les impressions religieuses de son enfance ne perdaient rien de leur vivacité. Ayant risqué un jour de se noyer, — alors qu'il était batelier, — et ayant été préservé miraculeusement, il dit à sa mère : « Ce n'est qu'à Dieu que je dois mon salut. » Le sentiment très vif qu'il eut alors du secours de Dieu remua sa conscience, et, durant une longue maladie qu'il fit à cette époque, il subit plus fortement que jamais l'influence de sa pieuse mère et celle d'un jeune instituteur chrétien. C'est alors qu'il entra au séminaire baptiste de Geaugas, à Chester, et qu'il fit le pas décisif de la conversion.

La question de l'esclavage préoccupait déjà vivement l'esprit public aux Etats-Unis ; on la discutait partout. L'esprit inné de justice qui

caractérisait Garfield devait faire de lui un abolitionniste décidé. Il avait alors 19 ans et sa vie chrétienne allait se développer et s'affermir par une activité d'un caractère très religieux ; il enseignait et il prêchait tout en luttant avec des difficultés matérielles qui auraient découragé un homme moins persévérant.

En 1861, James Garfield était envoyé comme député au Sénat de l'Ohio. Il se rangea parmi les républicains anti-esclavagistes et se distingua comme orateur. Lorsque le Sud eut levé l'étendard de la rébellion, que la guerre fut déclarée, il fut chargé du commandement d'un corps d'armée. A la conclusion de la paix, il devint sénateur à Washington et, en 1880, il était porté à la présidence des Etats-Unis. Il ne devait revêtir cette haute fonction que durant 4 mois. Frappé par la balle d'un assassin, il mourait le 19 septembre 1881.

La vie de James Garfield, si mouvementée, et relativement si courte qu'elle ait été, peut servir à démontrer que, dans toutes les positions, les plus humbles comme les plus élevées, les besoins du cœur sont les mêmes et que ces besoins sont satisfaits par les mêmes grâces de

Dieu, bien que ces grâces puissent suivre des voies très différentes pour accomplir une œuvre toute semblable.

21

Il peut paraître difficile qu'un homme engagé dans le métier des armes, appelé à vivre au milieu des camps et à assister à des scènes propres à endurcir le cœur, devienne jamais un chrétien vivant. Juger ainsi, serait méconnaître la puissance de la grâce de Dieu et donner un audacieux démenti à des faits d'une rigoureuse authenticité. Ici, nous pensons à la carrière parcourue par le général anglais *Henry Havelock* (1).

Né en 1795, dans le Durham, de parents honnêtes et vertueux, Henry Havelock montra de bonne heure un caractère calme, prudent, courageux mais irritable. Son père était constructeur de navires et dans une position aisée. Henry, tout jeune encore, était passionné de récits militaires. Cependant l'éducation qu'il

(1) *Biographie du général H. Havelock*, par *W. Brock*. Lausanne, 1858.

recevait dans la maison paternelle ne semblait pas devoir le préparer pour le métier des armes. La mère de famille était pieuse ; elle lisait la Bible avec ses enfants et les élevait dans la crainte du Seigneur. Elle mourut lorsque Henry avait environ 18 ans ; ce fut pour lui une perte très sensible. Au collège, quoique manifestant des sentiments religieux, il n'était pas très éclairé et la mort de sa mère amena chez lui une crise religieuse qu'il a dépeinte en disant que, pendant plusieurs années, Satan et le monde triomphèrent en lui. La crise fut passagère et Havelock en sortit avec des croyances plutôt qu'avec la foi.

En 1814, il commençait l'étude du droit, mais, dès l'année suivante, il entrait dans l'armée et, en 1823, il partait pour les Indes. C'est durant le voyage sur mer qu'il passa par un travail intérieur dont le résultat devait être une conversion qu'il a racontée lui-même en ces termes. « Ce fut pendant sa traversée de l'Atlantique, se rendant au Bengale, que le Saint-Esprit vint à lui avec ses offres de paix et son message d'amour, et malgré sa résistance, la grâce de Dieu finit par triompher. Il se fit alors

dans son âme le grand travail, le grand changement, source de bonheur inexprimable, et qui lui a, il en a la confiance, assuré le bonheur pour l'éternité. A bord du *Général Kyd* sur lequel il faisait le voyage, se trouvait le major Sale, celui qui, plus tard, défendit Jellalabad, mais il s'y trouvait aussi un homme d'un caractère humble et sans prétention ; c'était James Gardner, alors lieutenant dans le 13e, maintenant capitaine en retraite et s'occupant de travaux d'évangélisation intérieure et d'autres œuvres de charité chrétienne à Bath. Cet homme excellent eut la plus heureuse influence sur Havelock, en l'engageant à montrer sérieusement sa foi par ses œuvres. »

Henry Havelock ne devait point forfaire à ce devoir. Dès lors, il se montra « avant tout, soldat de Jésus-Christ », évangélisant ses subordonnés et supportant avec patience les mépris et les railleries de ses camarades. Arrivé converti aux Indes, à Calcutta, il fut bientôt engagé dans la guerre avec le Birman. A Rangoun, il rencontra le couple missionnaire Judson, sous l'influence duquel il adopta les vues baptistes.

C'est en 1857 qu'éclata dans les Indes la terrible révolte des Cipayes et l'on n'a pas oublié les scènes effroyables qui ont caractérisé cette guerre. Havelock y joua un rôle héroïque dans ses marches sur Cawnport qu'il reprit aux rebelles, sur Lucknow, assiégée par les Cipayes, et qu'il délivra après de sanglants combats. Partout où il fut appelé à agir, il fit des prodiges de valeur et d'endurance, tout en montrant toujours la fermeté et la constance du chrétien. Mais épuisé par les fatigues et les émotions de ces horribles semaines, il mourut le 24 novembre 1857, dans une paix parfaite.

22

Quel rapport pourrait-il y avoir entre un vaillant soldat anglais et une humble chrétienne des bords du lac de Zurich? Aucun, au point de vue extérieur, un très grand au point de vue religieux, et ce rapport pourrait être caractérisé des deux côtés par le mot héroïsme. Oui, en vérité, si le général anglais s'est montré héroïque dans des circonstances bien faites pour accabler l'esprit autant que le corps, la

chrétienne zurichoise a fait preuve d'un absolu dévouement, d'une complète abnégation de soi-même, dans une situation pleine de difficultés de divers genres.

Dorothée Trudel, de Mænnedorf, au canton de Zurich, était la 11e et le plus jeune enfant d'un père qui ne marchait pas selon les commandements de Dieu, mais d'une mère pieuse, remplie du saint Esprit, et qui, dans les cas de maladie, ne voulait pas d'autre médecin que le *Seigneur seul* (1).

Malgré la position gênée de la famille et le caractère très colérique de Dorothée, l'enfance de cette dernière fut paisible. Elle ne reçut pas beaucoup d'instruction, mais elle possédait de grands talents naturels et une vive intelligence. De bonne heure, elle éprouva une profonde crainte de Dieu, une véritable horreur des péchés de la chair. Si sa taille se déforma, son cœur resta pur, quoiqu'elle aimât beaucoup la danse.

Dorothée avait 22 ans lorsqu'elle vit mourir

(1) *Aus dem Leben und Heimgang der Iungfrau Dorothea Trudel*, Basel.

subitement une de ses amies. L'effet que produisit sur elle cette mort fut tel qu'elle rompit aussitôt avec le monde. C'est ainsi qu'elle fut réveillée. « Cela, dit-elle, me terrassa si profondément, qu'à partir de ce moment, je ne désirais plus que d'appartenir à Jésus et de ne plus prendre mon plaisir qu'en mon Sauveur. » Elle se renferme alors en elle-même, et, à force de pleurer, elle se rend malade, jusqu'au moment où, s'ouvrant à sa mère qui lui prodiguait les conseils les plus sages et les plus propres à la consoler et à la diriger dans la bonne voie, elle éprouve le sentiment de paix et de joie qui accompagne la vraie conversion.

A partir de ce jour, Dorothée s'emploie d'abord à faire du bien aux ouvriers de son neveu et elle commence à imposer les mains à des malades. C'était en 1850. Elle se guérit elle-même d'une maladie de cœur et se consacre complètement au bien des âmes, avec une prédilection marquée pour les aliénés. Elle ouvre à Mænnedorf une maison pour malades, mais elle rencontre de l'opposition de la part de l'autorité qui s'applique à entraver l'œuvre de la servante du Seigneur. Des ennemis acharnés

se liguent contre sa maison. Un procès lui est intenté sous le prétexte fallacieux d'exercice illégal de la médecine. L'œuvre ne s'en développe pas moins, et les heures de prières, les méditations de la Parole attirent un nombre toujours plus considérable de malades et de bien portants. Dorothée Trudel mettait en pratique l'onction d'huile sur les malades, d'après la recommandation de Jacques, v. 14.

Il serait inutile d'entrer ici dans des détails plus circonstanciés sur l'établissement de Mænnedorf dont la réputation s'étend au loin et qui, on le sait, a continué à être dirigé dans le même esprit par Samuel Zeller, le neveu de celle qu'on appelait familièrement la Mutterli (la petite mère). La seule chose que nous aurons à relever ici, c'est la puissance d'un christianisme qui transforme une faible femme en un instrument de grandes bénédictions pour des multitudes. Mais cette faible femme puisait sa force dans une communion intense avec son Sauveur, et elle pouvait dire à aussi juste titre que le grand apôtre des Gentils : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort (II Corinth., XII, 10). » Dorothée Trudel, qui était née en

1813, a quitté ce monde le 6 septembre 1862.

23

C'était une époque orageuse et sombre que celle où, en 1797, naquit *Fréd. Guill. Krummacher* ; un temps de guerres et de bouleversements sur le continent européen. C'est alors que la rive gauche du Rhin était incorporée à la république française (1).

Le père de Krummacher était le directeur de l'école supérieure de Meurs sur le Rhin. Plus tard, il occupa un poste de professeur de théologie à l'Université de Duisbourg qui devait être supprimée en 1806. Poète, il répandait de la gaîté dans sa maison, mais, dans ce milieu élevé et sain à tant d'égards, la piété, ou plutôt une vague religiosité, était le produit de la religion naturelle plus encore que de la religion révélée. Cependant la piété des grands parents de Krummacher était plus éclairée. A cette époque, « rien, dit-il, n'éveillait en lui la

(1) *Fr. W. Krummacher, prédicateur de la Cour de Potsdam.* Autobiographie. Trad. par *C. Pronier.* Paris, 1870.

vie religieuse ». L'influence exercée sur lui par l'instruction religieuse et la confirmation fut même assez faible.

La première impression profonde et durable éprouvée par le futur pasteur de la Cour, résulta d'une visite qu'il fit à un oncle, pasteur à Vülfrath. Sur son lit de mort, cet homme pieux adressa à ceux qui l'entouraient des paroles telles que celles-ci : « Mes chers enfants, nous en viendrons tous là, et vous-mêmes comme tout le monde. Nous sommes nés pour mourir. Prenez-y garde, croyez de bonne heure au Seigneur Jésus, car nous ne sommes sans lui que les plus misérables des créatures. » Pour Krummacher, cette heure solennelle fut celle du réveil. Cependant, il ne devait arriver que bien des années plus tard à acquérir une foi vivante. Son autobiographie permet de suivre les diverses étapes de cet intéressant travail intérieur.

On sait comment en 1812 le sentiment national allemand se manifesta avec éclat et quelle fut, à cette époque, l'influence des poètes patriotes. Krummacher avait alors 16 ans. Son père était devenu surintendant du duché d'An-

halt-Bernbourg. Le fils subit très fortement l'influence des littérateurs, des pasteurs, des savants qui formaient l'entourage du père, et non moins fortement celle du romantisme des grands poètes Gœthe, Schiller et autres.

L'Allemagne se relevait ; elle secouait le joug que la puissance de Napoléon avait fait peser sur elle. En même temps, se produisait un réveil religieux, une bienfaisante réaction contre l'incrédulité qui avait eu le champ libre durant tant d'années.

A cette époque cependant, et malgré des besoins nouveaux très sensibles, si le sentiment religieux « n'était pas complètement étranger » à la famille Krummacher, on ne s'y livrait guère aux exercices de piété. Dans la maison, il n'y avait même point de culte domestique.

En 1815, Krummacher visitait l'Université de Halle, dont les professeurs, — le seul Knapp excepté, — étaient rationalistes. Aussi les étudiants en théologie ne trouvaient-ils chez leurs maîtres « aucun point d'appui ». En 1817, à Iena, Krummacher ne reçoit également, quant à la foi, rien de l'enseignement de ses professeurs, mais il subit l'influence de bons livres et surtout

de ceux de Luther. « Là, dit-il, tous les pressentiments que j'avais eus des gloires de la vie chrétienne se transformèrent lentement en expérience personnelle de la foi. » Il semble bien que ce soit ce moment qu'on doive envisager comme celui de sa conversion. Cependant, à l'occasion de son examen comme candidat, il sentit « qu'il y avait dans son christianisme des aspirations vagues, plutôt que des convictions solides, des vues d'imagination plutôt que les fruits excellents de la lutte et de l'expérience ». Ce qui lui manquait devait lui être accordé peu à peu et lui venir de côtés très divers. C'est ainsi qu'en 1819, étant suffragant dans l'église réformée allemande de Francfort-sur-Mein, ses entretiens avec un mystique lui firent comprendre ce qui lui manquait pour être un vrai chrétien : « il ne vivait pas ! » Là encore ce fut de l'excellent Vaudois Manuel, pasteur de l'église française, dont Dieu se servit « pour éclairer la nuit de son âme, y vivifier le désir du salut, y rendre plus pressant qu'autrefois le besoin de la prière ». Le pieux conseiller Jean Frédéric de Meyer ne fut pas non plus sans agir sur Krummacher qui, dès lors, envisagea

Francfort comme le « berceau de sa foi vivante ». Mais c'est à Ruhrort, où il arriva en 1823 et où il exerça pendant deux ans le ministère pastoral, que « leva la semence spirituelle tombée dans son cœur à Francfort. » Après Barmen et Elberfeld où Krummacher rencontra une vie d'église alors très puissante et où il acquit, dit-il, « la possession effective de la vie chrétienne », il arriva à Berlin. L'état religieux de la ville et de sa paroisse lui causa d'abord une profonde déception. Cependant le succès ne tarda pas à couronner ses efforts, et, en 1853, il était nommé prédicateur de la cour à Postdam. Le roi Frédéric Guillaume IV le soutenait énergiquement.

Le 10 décembre 1868, ce fidèle et éloquent prédicateur rendait son âme à Dieu. Il avait mis tous ses talents, toutes ses forces au service de son maître, non seulement comme pasteur, mais aussi comme publiciste chrétien. Son *Elie le Thisbite*, en particulier, a fait connaître son nom dans les cercles religieux de langue française, comme il l'avait rendu populaire dans les milieux de langue allemande.

24

Le comte *Agénor de Gasparin*, né à Orange en 1810, méritait bien d'être appelé un « bon chevalier de toutes les causes de la justice (1) ». Il appartenait à une famille noble et son père avait rempli de hautes fonctions dans l'Etat, préfet de Lyon, ministre de l'Intérieur sous Louis-Philippe, et sa mère, à laquelle il s'est plu à rendre un touchant témoignage de reconnaissance, était une femme à la fois énergique et tendre. L'éducation qu'il reçut jusqu'à 12 ans dans sa ville natale et sous les soins d'un précepteur, fut, à tous égards, une forte éducation. A 15 ans, il était envoyé à Paris et placé au lycée Louis le Grand qui ne lui laissa que de mauvais souvenirs.

L'époque qui a précédé et suivi 1830 a été, on le sait, une époque brillante pour la France littéraire. Agénor de Gasparin reçu avocat, mais ne devant jamais plaider, devint, en 1837, maître des requêtes au conseil d'Etat. L'avenir

(1) *Le comte Agénor de Gasparin*, par *Th. Borel*, Paris, 1879.

se présentait à lui sous l'aspect le plus riant. Son mariage avec Mlle Valérie Boissier réalisait « l'union de deux natures parfaitement assorties ». Député de Bastia à la Chambre, il se révélait comme un grand orateur et se faisait un nom respecté comme défenseur de la liberté religieuse. La révolution de 1848 devait brutalement briser une carrière qui s'annonçait sous de si heureux auspices, et engager A. de Gasparin à se fixer en Suisse, à Valleyre et à Genève.

Dès ses jeunes années, Agénor de Gasparin avait subi l'influence de la bible. Elle lui était familière ; mais les croyances de son enfance avaient été, sinon étouffées, tout au moins endormies par le milieu de Paris et par les préoccupations politiques. Elles ne se réveillèrent et ne reprirent vie chez lui qu'après son mariage. Il dut *conquérir sa foi*. Il voulait tout examiner à fond et des luttes ardentes se livrèrent dans son âme avant qu'il arrivât à une foi enfantine à l'Evangile. Né soucieux, avec des moments de noir, ces dispositions s'effacèrent sous l'action de l'évangile et il devint un chrétien joyeux. Tel nous l'avons connu.

Mais, quoique éloigné de la France, M. de Gasparin était attaché de cœur à sa première patrie ; aussi, on a pu dire que l'issue de la guerre franco-allemande l'avait tué. Il est mort dans sa campagne de Rivage, près de Genève, le 14 mai 1871.

Tous ceux qui ont entendu discourir ce brillant orateur, tous ceux surtout qui ont eu le privilège inestimable de connaître personnellement ce noble chevalier et son énergique compagne, ne sauraient oublier quelle a été l'activité pour le bien de ce couple auquel Dieu avait accordé des dons si remarquables. On comprend alors que la perte de son mari ait été pour Mme de Gasparin une si rude épreuve.

25

Rien, chez *Henry Ward-Beecher* encore enfant ne faisait pressentir le futur orateur. Ce frère de la célèbre Henriette Beecher-Stowe, l'auteur de la *Case de l'oncle Tom*, avait cependant de qui tenir, car son père, le docteur

en théologie, pasteur et professeur, était d'une grande puissance de parole (1).

L'enfance de Henry Ward Beecher fut heureuse. Doué d'un caractère vif, gai, affectueux, d'une intelligence prompte, d'une imagination puissante, de bon sens et d'une santé vigoureuse, malgré la grande liberté qui lui était laissée, il ignorait le vice. Ses qualités de cœur, il les tenait de sa mère qui, malheureusement, lui fut enlevée lorsqu'il n'avait que trois ans, mais dont il garda un vivant souvenir. Ses sœurs furent chargées de son éducation et exercèrent ainsi sur lui une influence bénie à laquelle vint s'ajouter celle d'une tante pieuse. Cependant, chose curieuse ! à cette époque Henry éprouvait de la répugnance pour les sermons et l'étude du catéchisme.

A l'école, ses débuts furent peu brillants, mais le ministère pastoral auquel son père le destinait lui apparut à lui-même comme sa *vocation*. La profondeur de ses sentiments religieux se montra déjà durant le cours de ses

(1) *Un grand prédicateur américain, Henry-Ward Beecher*, Genève, Lausanne, 1888.

études théologiques. Fortement dominé par un réveil qui éclata dans le collège, il fut ainsi amené à scruter sa conscience et à examiner quelles étaient les espérances qui l'avaient poussé à devenir membre de l'église. « Pendant mon enfance, raconte-t-il, je fus guidé par les prières, les bons exemples et la foi de mes parents ; je savais le catéchisme et je connaissais les Écritures telles qu'elles étaient expliquées du haut de la chaire. Pourtant, jusqu'à l'âge de 31 ans, je tâtonnai sans arriver à la connaissance de Dieu par Christ. Lorsque, dans la Jérusalem céleste, je serai debout devant Dieu, je crois qu'aucun de mes souvenirs ne me sera plus précieux que celui d'une belle matinée de mai. Ce jour-là, Dieu se révéla à mon âme égarée comme celui qui aime l'homme dans ses péchés, et veut l'aider à en sortir, non pas seulement à cause des mérites de Christ ou en vertu d'une loi ou d'un plan de salut, mais par la plénitude de son amour. Je sentis que j'avais trouvé un Dieu lorsque je compris que Jésus était un avec son Père. »

Dans une autre occasion, Henry Ward Beecher attribuait sa conversion, ou tout au

moins la clarté de ses convictions, à une lecture de la vie du Sauveur qu'il fit un jour en une seule fois dans un des Evangiles. Dès lors, il n'avait cessé d'étudier cette vie pour en tirer sa théologie et sa morale. Ses débuts comme pasteur furent modestes, mais il déployait une grande activité et le succès ne tarda pas à accompagner sa prédication. Il y eut des réveils, entre autres à Indianopolis. En 1847, appelé à Brooklyn comme pasteur congrégationaliste, il y accomplit également une œuvre remarquable.

Comme on le pense bien, Henry-Ward-Beecher était un anti-esclavagiste prononcé et il entreprit dans ce sens une vigoureuse campagne. Par deux fois, il vint en Angleterre plaider la cause qui lui était chère et, malgré l'opposition, il rencontra de fortes sympathies. En 1886, dans son second voyage en Angleterre, il éprouva de grandes fatigues et, à peine de retour aux Etats-Unis, il succombait le 8 mars 1887. Sa mort causa un deuil général. Il était né en 1815 dans le Connecticut.

26

La notoriété de bon aloi qu'avaient acquise, depuis le milieu du XIXe siècle, les bains de Boll, au royaume de Wurtemberg, était due essentiellement à la personne de leur directeur, le célèbre pasteur *Jean-Christophe Blumhardt*, né en 1805 à Stuttgart et mort en 1884 (1).

A la fin du XVIIIe siècle, des besoins religieux se manifestaient en Allemagne. Les églises nationales étaient, selon la pittoresque expression des Livres saints, « figées sur leur lie ». En revanche, il se formait ici et là des associations indépendantes qui devenaient le refuge des âmes pieuses et le foyer d'une vie religieuse plus intense. C'était en particulier le cas dans le Wurtemberg.

La famille Blumhardt était pauvre ; le père était boulanger, puis, plus tard, coupeur de bois ; mais dans cette famille régnait la piété. Le culte domestique y était régulièrement célébré. Jean Christophe reçut une éducation aus-

(1) *Jean Christophe Blumhardt*, le pasteur des bains de Boll, par *M. et Mme Grin*. Lausanne, 1882.

tère ; enfant très intelligent, cœur chaud et généreux, la Bible était son livre de prédilection. A 15 ans, il fut placé au séminaire de Schœnthal dont le séjour fut béni pour lui. A Tubingen, il fit de fortes études. Lorsqu'en 1829 il fut appelé comme suffragant à Dürrmenz, il était déjà converti, mais nous ignorons par quelles voies le Seigneur l'avait fait passer pour l'amener jusque-là.

Durant 6 ans et 1/2, Blumhardt fut le directeur de la maison des Missions à Bâle. En 1837, suffragant à Iptingen, il obtint de grands succès comme prédicateur. Mais c'est à partir de son installation comme pasteur à Mœttlingen, en 1838, que, malgré une santé chancelante, il déploya une grande activité. C'est alors que l'on commença à parler des guérisons extraordinaires dont il était l'instrument et que, dans les années 1841 et 1842, éclata dans cette paroisse un beau réveil. Ces guérisons s'accomplissaient par la foi, par la prière, mais ce que Blumhardt cherchait avant tout à rétablir, c'était « la communion avec Dieu par la repentance et la foi ». Il désirait « que les forces toutes particulières et les dons spéciaux départis aux apôtres et aux

premiers chrétiens, fussent également répandus sur les fidèles d'aujourd'hui ». Il demandait à Dieu une nouvelle Pentecôte.

En 1852, Blumhardt renonça à la carrière pastorale et fit l'acquisition des bains de Boll pour se consacrer au soin des malades. Boll devait être, dans sa pensée « une sorte d'asile pour les cœurs souffrants », et l'on sait combien ce désir du pieux directeur s'est réalisé pendant nombre d'années, quoique, par une dispensation mystérieuse du Seigneur, cet Elie n'ait pas eu d'Elisée pour relever son manteau.

Bien que la pensée directrice de l'établissement de Boll fût la guérison par la foi, Blumhardt ne dédaignait pas les secours de la médecine. « Rejeter le secours des médecins, disait-il, surtout en ce qui concerne la chirurgie, est une folie. Il n'y a pas d'erreur plus grave que celle de vouloir faire de la prière un moyen de guérison. » Une pareille affirmation dans une telle bouche aurait lieu de surprendre si l'on ne savait pas que Blumhard visait ici un système absolu et exclusif qui méconnaît la liberté que Dieu accorde à ses enfants d'user de tout avec foi et reconnaissance.

27

Dans nos temps où la nécessité et l'importance des œuvres d'évangélisation au sein des peuples christianisés se sont fait si vivement sentir, *Robert Whitaker Mac.-All* a sa place marquée parmi les plus actifs et les plus remarquables ouvriers du Seigneur (1).

Né en 1821, Mac-All appartenait à une famille distinguée. Son père, homme éminent, pasteur près de Manchester, était un croyant humble et actif et un prédicateur distingué. « Chez nous, a dit son fils, la crainte et l'amour de Dieu régnaient sans partage. » Dans ce foyer béni, à l'abri de toutes les influences adverses et mondaines, Robert, malgré une santé délicate, eut une enfance heureuse. De très bonne heure aussi, dès l'âge de 3 ou 4 ans, l'œuvre du Saint-Esprit commença à se produire en lui. A 17 ans, sa première communion fut précédée d'une certaine consécration à Dieu, sans qu'il eût cepen-

(1) *La Vie et l'Œuvre de Robert Whitaker Mac.-All.* par *Eug. Réveillaud.* Paris, 1898

dant l'assurance de son salut. Il pensait que Jésus avait obtenu le salut de l'humanité, et il ajoutait : « J'espère en conséquence qu'il obtiendra le mien. » Malgré ce qu'il y avait encore d'obscur, de voilé pour lui dans l'œuvre de la Rédemption, on peut dire qu'à ce moment déjà il y avait chez lui foi et amour, soit les éléments essentiels de la conversion. Jésus était « son tout », quoiqu'il n'eût pas passé par les affres de la conversion (Théod. Monod).

Robert Mac-All avait d'abord fait des études d'architecte qui témoignaient de son goût et de ses qualités d'artiste. Elles étaient achevées en 1843 et il ne semblait pas, à ce moment-là, qu'il dût embrasser et poursuivre une autre carrière. Cependant Dieu en avait décidé autrement et il est intéressant d'apprendre par Mac-All lui-même comment il se consacra définitivement à l'œuvre du Seigneur. « Un soir de dimanche, pendant l'hiver 1844, j'étais assis dans une chapelle de Londres. Je n'avais aucun intérêt spécial dans le lieu ou la circonstance. C'était une chapelle que je fréquentais rarement. Je crois que je n'avais jamais entendu le prédicateur et, certainement, je ne l'ai jamais

entendu depuis. Le sermon, fait pour soutenir une institution religieuse, était noble, vrai et sérieux, mais il ne m'apporta pas de nouvelles idées. Tout en l'écoutant je méditais et je me décidai virtuellement à changer entièrement ma vie quant à son but et à ses occupations ; en un mot le désir irrésistible de changer de direction se fit jour en moi, il prit corps en me conseillant d'abandonner une carrière adoptée par goût, et pour laquelle j'étais sûr d'avoir les qualités nécessaires et de recommencer un cours préparatoire en vue du ministère chrétien. » En conséquence de cette décision, Mac-All, ses études théologiques achevées, devint, en 1848, pasteur de l'église congrégationaliste de Sunderland qu'il devait desservir durant sept années.

En août 1871, Mac-All fit un voyage à Paris. « Le peuple, qui sortait à peine des désastres déchirants de la guerre et de la commune, se montrait très sensible à toute manifestation de sympathie ». Mac-All, qui avait alors 49 ans, et sa digne compagne, comprenant l'œuvre à laquelle le Seigneur les appelait, s'établirent alors à Belleville, au cœur même des quartiers

ouvriers et fondèrent cette admirable *Mission Mac-All*, dont le célèbre évangéliste Moody a pu dire qu'elle était une « mission modèle pour le monde ». Cette mission est trop connue par ses nombreuses ramifications en France, en Algérie et ailleurs, pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici à son sujet dans plus de détails. Quant à son fondateur, il ne cessa de s'en occuper qu'en cessant de vivre. Le 13 mai 1893, il rendait son âme à Dieu, en laissant après lui un long sillon de lumière.

***

Les pages qui précèdent nous ont fait pénétrer dans des milieux fort différents les uns des autres, et mis en relation avec des personnages que rien, ou à peu près rien, dans leurs carrières diverses, ne semblait devoir rapprocher. Les uns sont nés dans des familles distinguées par leur position sociale ou leur fortune; d'autres, dans des familles modestes, parfois même très communes, mais sans que ces conditions extérieures de vie aient toujours produit des différences appréciables au point de vue reli-

gieux. La piété n'était pas toujours associée à la fortune pas plus que l'indifférence à la pauvreté. Des tentations identiques quant à leur intensité étaient, d'un côté comme de l'autre, des obstacles souvent puissants à la conversion.

Dans ces milieux si différents, parfois favorables, parfois défavorables à la conversion, les caractères individuels, les propensions naturelles devaient jouer un rôle important. Chez les uns, l'imagination l'emporte sur d'autres facultés et prépare au sujet des déceptions parfois amères, tandis que chez d'autres la mélancolie assombrit le caractère. Nous avons constaté chez plusieurs des aspirations élevées, même à un âge encore relativement tendre, comme chez d'autres un tempérament colérique, vicieux même. La mondanité s'est alliée à des dispositions pleines de calme, de douceur aussi bien que de sensibilité facilement irritable.

En général, l'influence religieuse a un peu plus de prise sur l'enfance et la jeunesse que sur l'âge mûr, bien que ce dernier cas se soit aussi présenté à nous. Cette influence a revêtu les formes les plus diverses, la maladie

et des dangers de mort, la mort elle-même, celle d'une mère, par exemple ou d'un ami, d'un frère aîné, d'un oncle pieux, etc. Nous avons eu à noter plus d'une fois l'action exercée sur l'individu, soit par une mère ou des parents, soit par un père, par des pasteurs ou d'autres personnages pieux.

Certains livres ont eu aussi, chez plusieurs, une grande part dans la préparation à la conversion. Parmi ces livres, il en est qui mériteraient une mention spéciale, parce que leur influence a été très forte et très générale à l'époque du Réveil qui a caractérisé le premier quart du XIXe siècle. Toutefois ces livres n'ont pu être des moyens efficaces pour préparer la conversion que dans la mesure où ils étaient inspirés par la Bible elle-même et il faut reconnaître que celle-ci a eu la part prépondérante dans l'influence littéraire subie par un grand nombre d'âmes. Nous ne pourrions nous en étonner et nous nous bornons à constater un fait qui s'est toujours produit et se reproduira sans cesse partout où des âmes seront amenées de l'indifférence, de l'incrédulité ou de l'ignorance à la foi chrétienne.

La conversion s'est montrée ici à nous presque toujours préparée par des luttes intérieures ou accompagnée de combats parfois bien vifs. Ces luttes sont causées par la résistance personnelle de l'individu qui ne veut pas se rendre et qui cherche par tous les moyens à *sauver sa vie*, selon l'expression de Jésus. Mais elles peuvent provenir de difficultés inhérentes à la condition sociale, aux nécessités économiques de l'individu ou de sa famille, d'autres fois à l'opposition que le sujet rencontre chez ses proches et ses intimes. A ce propos, il n'est pas sans intérêt de rechercher si la sanctification peut s'accomplir indépendamment de la conversion et se présenter sous l'aspect d'une évolution toute naturelle ? Les *Archives de psychologie* (1) renferment à ce sujet une note dont nous avons à tenir compte. En analysant l'une des observations qu'il a faites, M. le professeur Flournoy croit pouvoir affirmer qu'il y a des crises religieuses qui ne sont pas assimilables « aux exemples classiques de *conversion*, mais à ceux notablement plus rares de *sanctification* »

(1) Genève, n° 8, octobre 1903.

(p. 340). La « mue de sanctification » se produirait ainsi chez des personnes qui n'auraient pas passé antérieurement par la conversion et qui appartiendraient très nettement au « type de développement religieux par évolution graduelle ».

Cela est-il possible ? La sanctification — qui est le développement du nouvel homme, — serait-elle concevable avant et sans la conversion qui est la naissance de cet homme à la vie nouvelle ? Toutefois, ce que l'on peut dire et ce que l'observation permet de constater, c'est que, chez plusieurs, le germe de la vie nouvelle se développe sans être accompagné de luttes sensibles et que la crise s'accomplit sans que le sujet soit particulièrement secoué par elle.

Il est parfaitement vrai que « le travail de la grâce se fait dans certaines âmes à l'insu de tout le monde, à l'insu d'elles-mêmes. Ces âmes, que Dieu a douées d'une précieuse docilité, prennent aussi doucement que l'eau les formes du vase. Elles ne sont pas nées chrétiennes, mais elles le deviennent avec si peu d'effort, qu'elles semblent devoir au bénéfice de leur nature ce que d'autres n'obtiennent qu'au

prix de pénibles combats ou de longues réflexions (1) ». Des hommes comme Oberlin, Rochat, Gordon, par exemple, ont pu nous fournir des preuves à l'appui de ce qui précède. Cependant, nous avons dû constater que pas un de ces hommes n'a pu méconnaître, dans le travail spirituel accompli dans son âme, un moment où l'orientation de sa vie était changée ; le moment même où la conviction de péché a amené chez lui la repentance, la conversion et l'entrée dans le chemin de la sanctification ou de la vie nouvelle.

***

Les vies chrétiennes qui viennent de passer successivement sous nos yeux fourniraient elles les éléments de cette loi de la conversion dont la connaissance exacte serait d'une si grande importance pratique ? En général, parler de loi, c'est parler de quelque chose d'absolu, d'une règle qui ne saurait souffrir d'exceptions. Dans

(1) A. Vinet, *Théologie pastorale*, p. 322. Voir aussi la biographie de John Newton.

ce cas, toutes les conversions revêtiraient invariablement les mêmes caractères, s'accompliraient d'une manière identique et sans écart possible du chemin tracé. Evidemment il n'en va point ainsi dans la réalité. Le prétendre serait contredire à l'expérience et à l'observation impartiale des faits. « La grâce, qui est la Providence des âmes, choisit ses moyens d'action et enchaîne les événements comme il lui plaît (1) ». Toutefois, si l'on est contraint de dire que les conversions se présentent sous autant de formes différentes qu'il y a d'individus qui se convertissent ; que, plus que dans tout autre domaine, la diversité la plus grande règne dans celui-ci, il n'en est pas moins facile de signaler, dans toutes les conversions, des traits communs, des caractères essentiels, des expériences semblables, toutes choses qui, en définitive, établissent une unité dans la diversité (2). Si cela ne constitue pas une loi dans la

(1) A. Westphal, l'homme, Dieu et la conscience (*Foi et Vie*, juin 1902).

(2) « Nous nous permettrons d'observer que l'œuvre de la conversion de tout homme se compose des mêmes éléments, dont la proportion ne varie pas, mais

rigoureuse acception de ce mot, il y a cependant entre les diverses étapes franchies par toutes les âmes sur le chemin de la conversion, des analogies assez étroites pour qu'on soit autorisé à en déduire une règle commune. « C'est une des choses les plus étonnantes et les plus admirables que la similitude des expériences chez les chrétiens vivants, qui peuvent avoir vécu dans des époques et des milieux très divers. Ils se sentent frères au fond, et l'identité de leurs expériences et de leur vie suffit à les unir malgré tout ce qui pourrait les séparer (1). »

L'intervention de l'agent de liberté dont nous avons parlé plus haut et dont l'action nous sera rendue d'autant plus sensible que nous observerons de plus près les rapports qui existent entre la conversion de l'homme et sa régénération par le Saint-Esprit, cette intervention nous apparaît ici comme évidente.

qui peuvent être différemment distribués (A. Vinet, *Théologie pastorale*, p. 321, sur la nécessité de présenter à l'âme l'Evangile tout entier).

(1) Ch. Porret, *Liberté chrétienne*, 1902, p. 18.

II

CONVERSION ET RÉGÉNÉRATION

Les étapes sur le chemin de la conversion que les biographies analysées ont contribué à nous faire connaître, les Saintes Ecritures les signalent elles-mêmes en de nombreux passages dont la portée ne saurait être méconnue. Et tout d'abord il faut faire ici une étude spéciale de ce qu'on peut considérer comme le texte classique sur le travail de l'Esprit de Dieu dans le cœur de l'homme, soit cette portion de l'entretien de Jésus avec Nicodème qui est renfermée entre les v. 1 et 10 du chapitre III de l'Evangile selon Saint Jean.

Elle fut à tous égards mémorable cette nuit

où Jésus posa devant Nicodème le principe initial et la condition première de toute vie réellement chrétienne. On s'étonne que le docteur d'Israël ne pénètre pas du premier coup le sens profond et la portée de cette affirmation : — « Si un homme ne naît de nouveau (ou d'en haut), il ne peut voir le royaume de Dieu. » On est presque scandalisé à l'ouïe de la traduction grossièrement matérielle qu'il donne à la parole de Christ : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître une seconde fois ? » Mais, en signalant chez l'interlocuteur de Jésus un défaut de spiritualité, en ne lui attribuant même qu'une intelligence bornée, on oublie trop peut-être que ce pharisien « se représente le règne de Dieu comme une existence terrestre, embellie, glorifiée. Aussi longtemps que le royaume de Dieu est ainsi compris, s'il faut réellement le miracle d'une seconde naissance pour y entrer, cette naissance ne peut être conçue que comme étant de même nature que la première, ce qui conduit à l'absurde, et c'est cette absurdité que Nicodème fait ressortir par une figure qui est absurde précisément parce

qu'il veut qu'elle le soit (1). » A la vérité, on pourrait conclure de la parole de Jésus, que Nicodème aurait pu et dû raisonner autrement que la masse ignorante ; s'élever au-dessus de la conception vulgaire sur le privilège religieux que la descendance d'Abraham conférait au peuple élu. Mais, évidemment, aux yeux de ce docteur, sa qualité d'Israélite impliquait celle de citoyen du royaume de Dieu, et comme, par le fait même de sa naissance, il estimait être déjà entré dans ce royaume, il ne voyait aucune nécessité d'y être introduit de nouveau par un acte dont au reste il ne comprenait pas la nature.

Si l'on est surpris de cette absence de spiritualité chez un magistrat, chez un membre du sanhédrin, chez un docteur en Israël, combien cet étonnement ne serait-il pas mieux justifié si l'on réfléchissait à l'état d'esprit de nombre de personnes — parfois même de conducteurs d'églises — qui, tout en professant la foi, tout en s'estimant dans la bonne voie, trahissent

(1) F. Godet, *Commentaire sur l'Evangile de Saint Jean*, 1re édition, I, p. 406.

dans leurs discours, dans leurs professions même les plus explicites, une connaissance si rudimentaire, une intelligence si incomplète de la grave question que Jésus traite devant Nicodème.

***

L'évangéliste, le prédicateur, le pasteur font avec raison, dans leurs discours publics et dans leurs entretiens privés, un fréquent usage du mot conversion. Ils y sont autorisés par d'impérieux motifs et par des modèles de premier ordre. Sur les bords du Jourdain, Jean-Baptiste disait aux masses qui venaient à lui : « Repentez-vous ! convertissez-vous ! » Au début de son ministère terrestre, Jésus lui-même s'écriait : « Repentez-vous car le royaume de Dieu est proche ! » Au jour de la Pentecôte, c'est encore ce cri : » Repentez-vous ! Sauvez-vous de cette race perverse ! » qui sort de la bouche des apôtres. Et c'est ainsi que débutera toujours toute activité qui aura pour objectif le salut des pécheurs.

Remarquons toutefois, — et cela a son im-

portance, — que Jésus n'emploie pas le mot de conversion dans son entretien avec Nicodème. Il parle de nouvelle naissance et il insiste sur ce point. Et s'il est vrai que les opérations spirituelles désignées par le mot de conversion et de régénération ont entre elles des liens fort étroits, il est cependant nécessaire de les envisager comme les phases successives d'un travail dont le cœur de l'homme est le théâtre.

Ce travail, dans ses diverses périodes, ne s'accomplit sans doute jamais sans une action plus ou moins sensible du Saint-Esprit. L'appel à la conversion, de quelque nature qu'il soit, sous quelque forme qu'il se fasse entendre, est bien toujours une voix d'en haut adressée au cœur et à la conscience du pécheur. A leur tour, les moyens de grâce offerts à ce dernier répondent également tous au but que Dieu se propose. Néanmoins, la conversion peut à bon droit être envisagée comme étant la part de l'homme, ce qu'on pourrait appeler sa contribution personnelle dans l'œuvre du salut. Elle suppose que l'appel d'en haut a été entendu, écouté et suivi ; que la conscience a été réveillée et que la conviction de péché a fait naître

chez le pécheur le besoin du pardon. Le regard alors jeté sur Celui qui pardonne, — regard qui implique le don de soi-même, — voilà la conversion.

C'est grâce à ces conditions réalisées que se produit l'opération mystérieuse et décisive que Jésus désigne sous le nom de nouvelle naissance, naissance d'en haut, naissance de l'Esprit; opération rendue sensible par le mot de *régénération* et qui constitue la part absolument et spécifiquement divine dans la transformation du pécheur. C'est en quelque sorte le sceau, le cachet de Dieu apposé sur ce nouveau-né devenu ainsi un enfant de Dieu. « Si nous pouvions déraciner le mal (qui est nous-mêmes) ce serait au moyen de quelque force bonne plus profonde que n'est ce mal ; or si elle existait, ce mal n'aurait pas pu naître. Il ne s'agit pas de moins, on le voit, que d'une création nouvelle, et autant il serait absurde, en mécanique, de chercher le point d'appui dans le corps même qu'on veut mouvoir, autant il le serait en morale de vouloir faire un être nouveau avec les éléments mêmes de cet être. Or, la réhabilitation devant Dieu, la réintégration dans nos rapports primitifs avec

lui n'est possible qu'à ce prix ; le pardon est tellement inséparable de la régénération que cette régénération elle-même est la substance du pardon et sa consommation (1). »

Au reste, on ne saurait mieux rendre compte de la différence qui existe entre la conversion et la régénération qu'en disant que l'homme se convertit mais qu'il ne se régénère pas lui-même. C'est d'en haut qu'il est réengendré. Dans l'Ancien Testament déjà, l'appel à la conversion est fréquent, mais toujours conformément au principe que c'est à l'homme à se convertir. S'appuyer, pour prétendre le contraire, sur des passages tels que Jérémie, XXXI, 18, serait mal interpréter une parole dont la traduction exacte est « ramène-moi et je reviendrai », parole qui se rapporte au retour des captifs en Canaan et non à un changement du cœur.

***

Si la condition posée par Jésus que nul ne peut voir le royaume de Dieu s'il n'est engen-

(1) A. Vinet. *Essais de philosophie morale et de morale religieuse*, 1837 (sur la réduction des dualités, p. 21).

dré d'en haut est formelle, elle ne souffre aucune exception. Comme il n'y a point de juste, non pas même un seul (1), point d'homme qui ne soit né pécheur et placé sous la condamnation que le péché entraîne après lui, il n'en est point non plus qui soit dispensé de l'obligation de se convertir, de se tourner vers Dieu, de lui donner son cœur (2) pour devenir, sous l'action puissante du Saint-Esprit, ce régénéré, ce né de nouveau qui verra le royaume de Dieu, c'est-à-dire qui deviendra un citoyen de ce royaume.

La pensée de Jésus pourrait donc se traduire ainsi : « le royaume de Dieu ne s'ouvrira pour toi, Nicodème, que par une transformation intérieure personnelle (F. Godet).» Il ne s'agit pas, en effet, comme Nicodème le croit, « de porter plus ou moins de fruits, mais de planter un nouvel arbre (3). »

Si l'on a pu dire avec raison que « la Bible ne renferme pas une théorie de la conversion

(1) Rom., III, 10 (Psaume XIV, 41).
(2) Actes, XVIII, 30.
(3) Astié, *Explication de l'Evangile selon Saint Jean*, p. 60.

parce qu'elle n'est pas un manuel, un livre de recettes, un recueil de programmes tout faits, dispensant celui qui vient à elle du souci de penser et du devoir de se former lui-même (1), » néanmoins le principe posé par Jésus se trouve confirmé et accentué par les écrivains sacrés du Nouveau Testament. C'est ainsi que Pierre, dans sa première Epître, chapitre I, v. 3, envisage les chrétiens auxquels il écrit comme « ayant été régénérés par la grande miséricorde de Dieu », et, au v. 23, comme « ayant été régénérés non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par le moyen de la Parole de Dieu qui vit et demeure éternellement ». Dans l'interprétation qu'il fait de ce passage, Calvin estime que « l'intention de Pierre est de nous enseigner que, sans la régénération, nous ne sommes point chrétiens ». C'est bien là le sens de la parole de Jésus à Nicodème : « il faut que vous naissiez de nouveau (ou d'en haut). »

Saint Paul, dans le chapitre III de son Epître

(1) A. Westphal, l'homme, Dieu et la conscience (*Foi et Vie*, juin 1902).

à Tite, n'est pas moins explicite : « Il nous a sauvés, non en vertu d'œuvres qui fussent dans la justice, et que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, par le moyen du bain de la renaissance et du renouvellement du Saint-Esprit. » Calvin, commentant cette parole de l'Apôtre, ajoute : « Nous sommes nettoyés par la vertu du Saint-Esprit et non point par la vertu de l'eau (du baptême). C'est l'Esprit de Dieu qui nous régénère et fait nouvelles créatures. »

La double opération de la conversion et de la régénération, soit l'action de l'homme et l'action de Dieu se combinant d'une manière harmonique, met le nouveau-né de l'esprit en possession du salut, en même temps qu'elle ouvre devant lui le chemin de la sanctification. « L'action de l'Esprit qui seul régénère et transforme, introduit le principe d'une vie nouvelle qui dissipe les ténèbres et sanctifie l'homme (1). »

Si tous les hommes, en tant que pécheurs, ont à se convertir et à passer par la nouvelle

(1) Astié, *Explication de l'évangile selon saint Jean*, p. 63.

naissance, sommes-nous autorisés à conclure de cette nécessité à une loi de la conversion ? Le Saint-Esprit use-t-il des mêmes procédés à l'égard de tous ceux qui sont amenés par lui à la vie ? L'histoire d'une âme transportée des ténèbres dans la lumière serait-elle l'histoire de toutes les âmes sauvées ? Cette question si intéressante est d'un intérêt pratique évident pour tous ceux qui, à des titres divers, peuvent être appelés à exercer quelque action sur leurs semblables dans le but de les diriger dans les voies du salut. S'il y a un procédé fixe, toujours le même ,employé par le Saint-Esprit, il importe de le connaître exactement afin que les efforts humains soient en parfaite harmonie avec l'action divine. Autrement, il y aurait conflit, et par conséquent le résultat cherché serait nul, ou, tout au moins, fort compromis.

***

De prime abord on peut douter que le Saint-Esprit travaille d'une manière toujours identique et, pour ainsi dire, fatale dans les âmes.

La loi parfaite est la loi de la liberté (Jacques, I, 25), et le Saint-Esprit met lui-même en jeu cette loi de la liberté : « Le vent souffle où il veut », dit Jésus, et il ajoute : « il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit ». Cette question, d'une portée si considérable, exige manifestement une étude toute spéciale.

Et d'abord, la traduction. Faut-il rendre le texte original par *vent* ou par *Esprit* ? La version de Lausanne dit Esprit, les autres versions disent vent. Les deux traductions sont également autorisées ; le vent deviendrait ici l'emblème le plus frappant de l'action de l'Esprit (F. Godet), et il semble bien que, dans le cas particulier, le mot vent conviendrait mieux. Le vent soufflait-il en ce moment et Jésus use-t-il ici du procédé dont il se sert souvent en utilisant des faits matériels pour exposer une doctrine ? Cependant l'image convient aussi à l'Esprit. C'est l'idée du mystère qui domine. Qui sait où le vent commence à souffler et où il finit de souffler ! Et toutefois, cet état d'ignorance chez l'homme ne l'empêche pas de ressentir l'action du vent. Et de même, qui rendra jamais compte de ce qu'il y a de profondément mys-

térieux dans l'action de l'Esprit, puisque cette action échappe absolument à l'observation des sens ?

D'autre part, l'intention de Jésus ne serait-elle pas d'appuyer sur ce qu'il y a de mystérieux non pas précisément dans l'action de l'Esprit, mais « dans les effets divins que cet Esprit fait éclater dans l'âme humaine (F. Godet) », dans ce qui n'est manifesté que par la vie du nouveau-né de l'Esprit ? dans ce que ce nouveau-né est mis en état de percevoir chez tel autre placé dans la même situation spirituelle que lui ? Jésus dit en effet : « il en est de même de *tout homme* né de l'Esprit. » Cet homme est un mystère pour ceux qui ne lui ressemblent pas, qui n'ont pas fait les mêmes expériences. « Le fait de la nouvelle naissance n'est pas un fait qui soit perçu par les sens. Quelque réel qu'il soit, on ne le discerne qu'après qu'il est accompli. Jean, III, 8 (F. Godet) (1). »

La question qui se pose est celle-ci : l'Esprit, en tant qu'agent de la transformation spirituelle de l'homme, serait-il diminué dans sa liberté,

(1) « Si l'homme peut préparer la conversion, coopé-

ou même annihilé, parce qu'il existerait une loi de la conversion ? Si cette loi était établie par l'Esprit lui-même, elle ne serait évidemment que l'emploi voulu par lui de sa propre liberté. « Quant à l'Esprit régénérateur, il souffle où il veut, seulement son champ d'action est limité par le pardon d'eau et d'esprit (F. Godet). » L'idée de loi n'implique pas nécessairement celle d'absence complète de liberté chez l'individu soumis à la loi, encore moins chez l'auteur de cette loi. Et, d'autre part, si l'on constate que l'esprit a une méthode qu'il observe dans son action sur les individus, ne peut-on pas en conclure que sa liberté se déploie dans les circonstances qui préparent ou facilitent la conversion ? dans ce qu'on pourrait appeler les voies d'accès qui varient en effet beaucoup d'individu à individu. Pour les uns, en effet, ces voies d'accès peuvent être comparées à des chemins à ciel ouvert, pour d'autres, à des sentiers

rer au résultat final en employant diverses méthodes recommandées par l'expérience, le phénomène décisif reste humainement inexplicable » (E. Vollet, *Foi et Vie*, novembre 1902 : Quelques mots sur la civilisation et les missions).

sous bois, mais tous convergeant vers le carrefour central. Si le chemin de la conversion présente les aspects les plus variés, les étapes sont les mêmes pour tous ceux qui suivent ce chemin. N'est-ce pas là une démonstration pratique de la liberté de l'Esprit ? En face de cette diversité de moyens, on peut affirmer que l'Esprit souffle où il veut et ce ne serait pas contredire à cette affirmation que de statuer une loi de la conversion, ou, si l'on préfère, une méthode d'après laquelle l'Esprit agirait pour amener les âmes à la vie nouvelle.

***

L'Ecriture-Sainte contient des récits de conversions et des préceptes propres à nous orienter dans cette étude. Nous assistons au travail qui s'accomplit dans les âmes et nous sommes mis en face de la théorie que les faits expriment d'une manière concrète et pratique. De ces faits et de ces préceptes ressortent avec clarté les conditions essentielles de la conversion et cela avec tant de précision que, sous

l'ombre du mystère, un même fait se présente positif et vivant.

Avant la venue de Jésus-Christ, et surtout avant le don du Saint-Esprit à la Pentecôte, la conversion ne nous paraît pas présenter tous les caractères qu'elle revêt après cette mémorable journée. Sans doute, sous la première alliance, l'idée de la conversion est loin d'être étrangère aux écrivains sacrés; le terme lui-même se rencontre fréquemment sous leur plume. Mais entre la Nouvelle et l'Ancienne Alliance, il existe une différence spécifique essentielle. Tout membre du peuple d'Israël est censé appartenir à Dieu par le fait même de sa naissance. Il peut se détourner de Dieu, devenir infidèle à la loi qui régit son peuple, et alors il est appelé à se convertir, soit à se retourner vers Dieu, à revenir à lui et à le faire de tout son cœur. Toutefois, dans ses jours d'égarement et d'infidélité, il n'a pas cessé d'appartenir au peuple élu.

Tout autre est le caractère du membre de la Nouvelle Alliance. Par nature, il n'appartient pas à la nation sainte dont on ne fait partie qu'ensuite du don de soi-même et de la

régénération par le Saint-Esprit. C'est cette opération du Saint-Esprit qui établit entre l'âme et Dieu une relation toute spéciale, qui fait de l'homme né de nouveau un enfant de Dieu. La naissance dans le sein d'une famille pieuse n'implique pour personne la qualité de nouveau-né de l'Esprit (1).

Depuis l'effusion du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, l'idée de la régénération se précise donc ; le fait lui-même devient sensible. Lorsque l'apôtre Pierre, s'adressant à la multitude des « Juifs pieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel », rassemblés à Jérusalem, dit à ceux dont le cœur est « transpercé » (vraie traduction) et qui demandent : Que ferons-nous ? leur dit : convertissez-vous, et vous recevrez le don du Saint-Esprit (Actes, II, 38),

(1) « Pour être vraiment converti, ce n'est pas assez d'avoir été, comme Démas, le compagnon d'œuvre de quelque zélé ministre du Seigneur, et d'avoir partagé son opprobre. On peut être nommé avec éloge par les chrétiens les plus distingués, et être regardé par eux comme un frère, sans que pour cela on ait son nom inscrit dans le livre de vie. » (Aug. Rochat, *Méditations sur quelques portions de la Parole de Dieu*, p. 242).

il marque bien les deux moments essentiels de l'œuvre de Dieu dans un cœur d'homme. C'est l'homme qui se tourne vers Dieu dans le sentiment de sa misère spirituelle que le Saint-Esprit régénère.

Le récit de la conversion du geôlier de Philippes n'est pas moins instructif. Dans le trouble profond qu'il ressent en constatant ce qui vient de se passer dans la prison dont il est le gardien, cet homme se voit perdu, — non pas simplement auprès des magistrats de la ville, — mais devant Dieu. Dans son angoisse il s'écrie : Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? (Actes, XVI, 30.) Sous l'influence de l'enseignement qui lui est donné à l'heure même par les apôtres, il est éclairé, converti, baptisé, joyeux, et tout ce travail si rapidement accompli ne peut être envisagé que comme l'action toute puissante et efficace du Saint Esprit, le régénérateur. Les faits de cette nature illustrent les préceptes de l'Ecriture sainte relatifs au sujet que nous traitons. Mais, pour que l'œuvre du Saint Esprit soit complète, il faut qu'il ne manque aucun anneau à la chaîne de ce qu'on peut appeler l'ordre de la grâce.

« Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts et Christ t'éclairera. » Réveillée, relevée, illuminée, voilà en trois mots l'histoire de toute âme qui a été transportée des ténèbres naturelles dans la merveilleuse lumière de Christ. Si les écrits du Nouveau Testament sont sobres en fait de récits de conversions, d'autre part le tableau des conditions qui font le chrétien, des caractères propres du disciple de Christ, est peint avec des couleurs assez vives pour que le vague ne demeure pas dans l'esprit de celui qui contemple ce tableau. Ces traits se retrouvent partout où se produit une conversion réelle et durable.

***

L'histoire de l'Eglise chrétienne offre, on le comprend, un riche champ d'études à la psychologie religieuse. Dans cette église, fondée, affermie par les conversions nombreuses qui ont couronné et couronnent encore l'œuvre de la prédication évangélique, il est facile de recueillir des faits propres à jeter un jour lumi-

neux sur les diverses opérations du Saint-Esprit, sur ce que nous avons appelé les étapes de la conversion. On peut donc affirmer que le commentaire le plus fidèle et le plus éloquent de la parole adressée autrefois par Jésus à Nicodème, c'est encore et toujours la vie du plus humble, comme du plus éminent chrétien. C'est là que l'on saisit, comme sur le vif, l'action graduelle du Saint-Esprit, les phases diverses que l'âme parcourt depuis le premier appel qui lui est adressé, jusqu'au moment où, vaincue, elle devient à son tour victorieuse.

Ce qui ressort avec une grande évidence de tout ce qui précède, c'est qu'il n'y a pas de conversion véritable sans une conviction préalable de péché. De quoi se repentirait-on si, tout d'abord, on ne reconnaissait qu'on a de sérieux motifs pour se repentir ? Et ici, il ne s'agit pas de se repentir des conséquences pénibles et douloureuses de tel péché commis, mais du péché en soi. Cette distinction est importante. Beaucoup, en effet, de ceux qui manifestent quelque repentir, ne déplorent au fond qu'une chose, c'est d'avoir fait un mauvais calcul en

commettant tel ou tel péché, de n'en avoir pas prévu les suites fâcheuses pour eux-mêmes. Ils ne sont nullement troublés par la vue du péché considéré en lui-même. Ce n'est pas là la véritable repentance, la douloureuse conviction de péché. Dans toute conversion sérieuse, profonde, ce qui se rencontre au point de départ, à la base, c'est le sentiment angoissant de ce qu'il y a de tragique dans le péché qui crée une séparation entre Dieu et le pécheur (1). C'est ce que nous avons constaté, par exemple, chez lady Huntingdon, chez Whitefield et surtout chez des hommes comme John Newton qui pouvait parler de lui-même comme d'un tison arraché du feu, chez La Fléchère et chez Thomas Scott, quoique à un moindre degré. Ce sentiment douloureux est manifeste bien que moins vivement accentué chez d'autres chrétiens comme Oberlin, Aug. Rochat, Brainerd Taylor, Mac Cheyne, etc. ; cela dépend du ca-

(1) « Sans doute en amenant une âme au Sauveur, le Saint-Esprit la conduit invariablement à avoir une conscience pleine et entière de son péché, mais il rend ce sentiment intérieur de condamnation plus douloureux et plus intolérable pour les uns que pour les autres » (Mac Cheyne).

ractère individuel, du tempérament même et des diverses influences que l'âme a subies. Il n'en reste pas moins que, chez tous les convertis, le travail qui s'est opéré a présenté, sous les aspects les plus variés, les mêmes caractères essentiels.

Lorsque nous consultons l'histoire de la conversion de nombreux chrétiens, il semble, au premier abord, qu'il y a entre tous ces phénomènes des différences si considérables qu'il y aurait nécessité à instituer autant d'espèces de conversions qu'il y a d'individus. Sans doute, nous l'avons reconnu, l'aspect extérieur diffère, mais si nous interrogeons tous ces convertis, nous rencontrons chez tous aussi les mêmes procédés de l'Esprit. Tous, à un certain moment, se sont vus pécheurs, condamnés, perdus. Tous ont souffert de cet état, et soupiré après la délivrance, le pardon. Tous ont trouvé la paix au pied de la croix de Christ. Tous, enfin, ont été scellés du Saint-Esprit et ont entendu, dans leurs cœurs, le témoignage de l'Esprit les assurant de leur qualité d'enfants de Dieu. La carrière terrestre de ces divers témoins a été différente. Pour chacun d'eux la vie a eu ses facilités et ses difficultés, ses joies et ses souffrances. Au-

cune de ces vies n'a ressemblé aux autres, et cependant tous ces convertis se rencontrent sur le même terrain ; tous sont unis dans la même foi, rendent hommage au même Dieu Sauveur, et se réjouissent de la même joie, la joie du salut. Sous les apparences les plus variées, et parfois les plus contradictoires, un même travail, profond, mystérieux, s'est accompli pour aboutir à un résultat identique : la vie nouvelle, la vie dans la lumière et la paix, la vie du nouveau-né de l'Esprit.

Après cela, serait-il vraiment téméraire, contraire à la vérité de conclure qu'il y a une loi de la conversion ? qu'il y a une méthode du Saint-Esprit ? Invoquera-t-on, pour infirmer cette conclusion, le fait des conversions spontanées? Et d'abord, toute conversion n'est-elle pas spontanée ? N'est-ce pas, dans l'ensemble des mouvements religieux, des émotions spirituelles, ce qui la caractérise ? N'arrive-t-il pas trop souvent qu'en traitant ces matières on confonde la conversion elle-même avec les circonstances qui la préparent et la rendent possible. Une âme sollicitée de se convertir peut hésiter longtemps à répondre à l'appel ; elle peut avan-

cer et reculer, donner lieu successivement à des espérances et à des craintes, mais lorsqu'une fois elle prend une résolution décisive, le pas à franchir l'est aussitôt. C'est alors qu'il y a conversion et non simplement réveil et combat intérieur. Nous en avons eu un exemple assez frappant dans la biographie de Thomas Scott.

En second lieu, lorsqu'une conversion paraît revêtir tous les caractères de la spontanéité, n'en juge-t-on pas ainsi grâce à l'ignorance où l'on est du travail préalable accompli mystérieusement dans le cœur et la conscience par le Saint-Esprit ; travail dont l'individu lui-même ne se rend pas toujours compte et pour lequel la question de temps n'existe pas ? « Oh ! si j'en jugeais par mon expérience, je croirais volontiers que la vie qui précède la conversion abonde en témoignages de grâce, beaucoup plus que l'homme ne le sait ou ne le suppose... Il y a une grâce *prévenante* qui pénètre dans l'homme, qui s'établit et qui s'affermit en lui sans qu'il le sache (1). » Tel, dont la conversion paraît soudaine, pourrait remonter aux impres-

(1) A. Tholuck, *Heures de recueillement chrétien,* I, p. 100.

sions de son enfance, impressions qui n'ont été qu'en apparence étouffées par les préoccupations ou les désordres de la vie au sein de la société. Plusieurs des biographies que nous avons analysées nous en fourniraient la preuve... Chez tel autre, le Saint-Esprit opère avec une rapidité peu ordinaire en lui faisant franchir les étapes en un temps relativement court. Ainsi en a-t-il été pour le brigand sur la croix, — pour le geôlier de Philippes, — pour Paul lui-même. Mais ce qu'on peut constater, c'est que, dans la marche rapide ou lente de ces âmes, les mêmes étapes sont marquées avec netteté. Que la conversion ait revêtu le caractère de la spontanéité ou qu'elle se soit fait attendre, le résultat final pour tous, c'est la régénération ; tous ces convertis sont au même titre des nouveau-nés de l'Esprit.

Les conversions dites spontanées, si l'on tient encore à cette expression — ne sauraient donc être invoquées contre l'affirmation d'une loi de la conversion, — d'une méthode du Saint-Esprit. Mais quelle peut être l'utilité pratique de la conclusion à laquelle nous amènent l'observation des faits et l'expérience personnelle ?

III

LE MODE D'APPLICATION DE LA LOI DE LA CONVERSION

S'il existe une loi de la conversion, il paraît indispensable que les hommes appelés à en faire usage aient eux-mêmes tous les premiers subi l'action de cette loi ; qu'ils aient parcouru les étapes qui constituent les anneaux de cette chaîne, en un mot qu'ils soient convertis et que leurs expériences personnelles servent à les guider dans l'action qu'ils s'efforcent d'exercer sur les non-convertis. « Celui qui n'est pas régénéré ne peut avoir un sentiment vrai du péché. Sans la conversion, la certitude de la foi est impossible (1). »

Le point de départ de la conversion, c'est,

(1) J. C. Pierson, *Foi et Vie*, 16 juillet 1903.

nous l'avons reconnu, la conviction de péché. La culture du germe religieux déposé dans l'âme humaine aura donc pour premier objectif de faire naître cette conviction. Dans sa recherche instinctive du bonheur, l'homme se heurte à un obstacle que, malgré ses efforts, il ne peut écarter; un obstacle de la nature de laquelle il n'a pas de lui-même, et quoiqu'il en souffre, une vue bien nette.

Le but de l'enseignement religieux sera donc d'abord de rendre l'homme conscient de la nature du mal dont il souffre, de lui apprendre ce qu'est le péché et quelles en sont les conséquences pour l'individu et pour la société elle-même. Mais comment procéder pour amener ce résultat ? Remarquons tout d'abord que les formules, même les plus correctes, ne sont pas par elles-mêmes assez puissantes pour produire la conviction individuelle de péché. Sur ce point, il ne saurait y avoir de règle fixe, de système absolu. La cure qu'on entreprend ici, — car il ne s'agit de rien de moins que de cela, — exige des dons spéciaux et c'est avec raison que la Parole dit que « celui qui gagne les âmes est sage. » (Proverbes, XI, 30.)

Si la tragique réalité du péché doit être nettement proclamée du haut de la chaire chrétienne, et si cette proclamation peut atteindre des individus, c'est pourtant la cure d'âme qui est le moyen le plus efficace pour produire cet effet. L'individu étant alors pris directement à partie, la lutte s'établit entre la vérité qui veut vaincre et l'individu qui ne voudrait pas être vaincu.

Ici se pose une question préalable qu'il faut élucider en distinguant nettement entre la conviction de péché et la croyance générale traditionnelle, vulgaire au péché. Dans un pays christianisé dès longtemps, nombreux sont ceux qui, sans hésitation, admettent le fait du péché, et si les efforts de la libre pensée, de l'athéisme, de l'incrédulité sous toutes leurs formes parviennent à jeter un doute sur ce point dans beaucoup d'esprits; s'ils parviennent même à provoquer une audacieuse et puissante opposition à cette doctrine, il n'en reste pas moins que la masse témoigne encore d'une certaine adhésion à l'enseignement biblique sur ce sujet.

Mais que vaut cette adhésion ? En quoi peut-

elle contribuer à la conversion du pécheur ? Trop intellectuelle, trop superficielle, comment exercerait-elle une action salutaire décisive sur la conscience et sur le cœur ? Les faits démontrent surabondamment que cette manière de croire au péché, même sous son apparence la plus correcte et la plus sérieuse, laisse l'individu dans son indifférence religieuse, dans sa propre justice, dans sa mort spirituelle. Elle n'atteint pas ce qu'il y a de plus intime dans l'âme ; elle ne fait pas vibrer les cordes les plus secrètes du cœur.

La conviction de péché, lorsqu'elle est réelle, profonde, lorsqu'elle procède bien directement du Saint-Esprit (Jean, XVI, 8), cause chez le pécheur ainsi atteint une douleur, une souffrance qui ne saurait être dissipée que par la certitude d'un pardon complet. Cette conviction implique naturellement une repentance qui ne porte pas seulement sur les conséquences actuelles fâcheuses, parfois terribles du péché, mais sur le fait même du péché comme violation de l'ordre établi par Dieu. Le pécheur convaincu, repentant, humilié ne songe plus à se justifier à ses propres yeux. C'est dans la douleur de son

âme qu'il s'écrie avec David : Mon péché est continuellement devant moi (Ps. LI, 3). Semblable au fils prodigue de la parabole, il rentre en lui même ; il se voit pauvre, misérable, aveugle et nu, et il soupire après le pardon, après le relèvement.

La conviction de péché, disons-nous, est le point de départ de la conversion, le premier pas à faire dans ce chemin, la condition indispensable. Cela a été vrai de tout temps ; cela est encore plus vrai de nos jours. La doctrine du péché, qui se présente déjà sous un aspect si pauvre, sous une couleur si terne chez beaucoup de ceux qui l'adoptent, soulève une opposition haineuse, violente dans les rangs de ceux qui se détachent du christianisme. Si les ignorants font du péché un simple accident, une imperfection de nature, les savants, ou ceux qui se donnent pour tels, se raillent de cette doctrine, n'y voient qu'un préjugé, une défaillance intellectuelle, une superstition d'un autre âge, ou bien simplement une pure spéculation de l'hypocrisie cléricale.

En face des obstacles divers et parfois si formidables qui se dressent devant lui, comment

procédera l'apologète chrétien pour établir l'effrayante mais incontestable réalité du péché ? Cela dépendra certainement de l'état moral et spirituel de l'individu mis en cause, ce qui entraînera forcément une différence dans les moyens à employer. Les cas variant, les procédés varieront aussi. Si l'on demeure impuissant devant une hostilité déclarée ou devant une absence de droiture manifeste, en revanche on peut espérer quelque résultat heureux lorsqu'on se trouve avoir affaire à des cœurs droits, sincères, — quel que soit du reste le degré de leur développement intellectuel. Dans ces cas-là, l'appel, — un appel sérieux à la conscience semble tout indiqué.

Cet homme, à la conscience duquel nous faisons appel, est-il, — à ses propres yeux et lorsqu'il rentre en lui-même, — dans un état normal, dans une situation qui le mette à l'abri de toute crainte quant au salut de son âme ? Est-il la victime des illusions enfantées par l'ignorance ou par l'orgueil ! N'ayant pas appris à s'interroger lui-même, à s'examiner de près, parce qu'il contemple ses propres traits dans le miroir de sa vanité, il jouit d'une tran-

quillité d'esprit, malheureuse et trompeuse contre-façon de la paix véritable. Cependant un appel direct, pressant, réussira souvent à ébranler cette superbe confiance, à jeter du trouble dans l'esprit, à renverser les fondements peu solides de la paix. La réflexion aidant, la conscience sera remuée et le sentiment du péché éveillé. C'est à rendre plus vif, plus aigu ce sentiment que s'appliquera l'homme qui a entrepris la cure de cette âme malade. Et c'est bien ici que les expériences personnelles rendent plus facile une tâche singulièrement délicate, une tâche qui exige une grande connaissance du cœur humain, une grande sagesse dans l'emploi des moyens, — un tact souvent extrême et toujours délicat, — et, par dessus tout, une confiance absolue en la puissance de la grâce divine et un sincère amour des âmes. Tout cela suppose que l'apologète ne se considère lui-même que comme l'instrument docile et empressé du Saint-Esprit. « Ce ne sont pas les discussions qui enfantent cette foi ; aussi n'est-ce pas par leur secours que celui qui l'a peut l'expliquer et la transmettre. Quand la foi règne quelque part, sa présence constitue

son évidence même, et celui qui est de la vérité s'incline devant elle (1). »

***

Un homme convaincu de péché, troublé, angoissé par le sentiment et la vue de sa misère spirituelle, pourrait-il demeurer dans cet état sans tomber dans le désespoir ou dans l'endurcissement ? Aussi le travail accompli jusqu'ici n'a-t-il pas son but en lui-même ; il en poursuit un autre sans lequel il demeurerait stérile. Il faut que le cœur soit profondément remué pour que la fausse paix dont il est rempli laisse la place libre à la vraie paix qui y établira sa demeure.

Cette paix ne peut être que la conséquence du pardon demandé, réclamé et obtenu. C'est en effet là la seconde des étapes que nous avons signalées sur le chemin de la conversion. La nécessité du recours à la grâce de Dieu doit être présentée avec clarté, avec force à l'âme troublée par le sentiment du péché. Ici, tout

(1) Tholuck, *Heures de recueillement chrétien.*

autre remède ne serait qu'un palliatif trompeur et impuissant. L'œil du pénitent dirigé sur lui-même ne peut que rendre son angoisse plus vive. Cette douloureuse expérience, plus d'un converti l'a faite avant le moment où il a compris que son regard devait se diriger sur la croix de Golgotha. C'est en effet ce regard qui seul est en mesure de rassurer le pécheur tremblant qui s'écrie comme le péager de la parabole : O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! ou comme le brigand qui, dans son agonie, dit à Jésus : Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras en ton règne ! C'est à ces âmes accablées sous le poids de leur misère spirituelle que le Sauveur s'adresse en ces mots : Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés, et chargés et je vous soulagerai.

Combien ne sont-elles pas intéressantes ces âmes sujets, — pour celui qui en a la charge, — non seulement d'études captivantes, mais encore et surtout de prières ardentes et de soins assidus ! Mais combien ici ne faut-il pas de sagesse, de tact, de prudence ! D'un côté, ne tranquillisez pas trop tôt ces âmes qui ont besoin de passer par le feu qui purifie, et, d'un autre

côté, ne les poussez pas à désespérer du pardon comme si elles devaient arriver à le mériter par leurs souffrances.

Tranquilliser trop tôt une âme angoissée, c'est l'exposer à rester à mi-chemin. Il faut avoir goûté toute l'amertume du péché avant que de jouir en plein de la douceur du pardon. Une guérison hâtive est une guérison incomplète qui prépare des rechutes souvent mortelles. La conviction de péché a pu être superficielle, la douleur éprouvée a pu avoir son siège dans l'imagination plutôt que dans la conscience. L'agitation de l'eau est parfois de surface plus que de fond ; elle n'amène pas à la lumière la vase impure. Et si cette agitation a suffi pour troubler l'âme, elle ne lui a pourtant pas encore inspiré le dégoût, la terreur du mal. Le travail est bien commencé, mais il demande impérieusement à être poursuivi et achevé. Mettez avec toute délicatesse et amour le doigt sur la plaie, non pour la fermer brusquement, mais pour la faire saigner encore jusqu'à ce que les éléments morbides soient tous expulsés. Voyez Jésus révélant au jeune homme riche l'obstacle à sa conversion ! Comme il procède avec sagesse,

graduellement, mais aussi avec quelle autorité pleine de compassion il signale l'interdit qu'il y a dans ce cœur! Ah! sans doute, il pourra arriver que telle âme se décourage, se retire comme le jeune homme, mais ce sera pour faire de nouvelles et plus dures expériences, et peut-être pour revenir ensuite avec plus de décision à Celui qui bande les plaies qu'il fait. Ayez foi dans la puissance de l'Esprit de Celui qui ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie.

Mais s'il ne faut pas tranquilliser trop tôt une âme angoissée, il ne faut pas non plus élever devant elle une barrière si haute qu'elle désespère de la voir jamais s'abaisser pour lui permettre d'entrer dans la patrie des âmes sauvées. Rappelez à ce cœur qui cherche la paix, qu'il la trouvera en cédant à l'invitation de celui qui lui adresse ce touchant appel: « Mon enfant, donne-moi ton cœur. » (Proverbes, XXIII, 26).

Un cœur donné, un cœur qui ne s'appartient plus, c'est un cœur changé, renouvelé, un cœur qui respire librement l'air vivifiant des régions célestes, qui goûte la douceur de la communion avec le Père qui est aux cieux! Montrez

au cœur hésitant, retenu, craintif que c'est en se perdant qu'on se retrouve et que la conversion, la vraie consiste à s'abandonner complètement, résolument, sans partage entre les bras de celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

Se donner ainsi, c'est saisir la vie éternelle ; c'est devenir une même plante avec Christ, un sarment du vrai cep ; c'est être scellé du sceau de l'Esprit, régénéré par sa vertu toute puissante et rendu capable de glorifier Dieu par une vie sanctifiée.

Convaincu de péché, mais reçu en grâce par la foi en Jésus-Christ, le pécheur relevé, pardonné, sauvé, a parcouru les étapes qu'il avait à franchir avant d'entrer en possession des biens que le Seigneur tenait en réserve pour lui. Maintenant, il les possède ces biens et l'Esprit rend témoignage à son esprit qu'il est devenu enfant de Dieu.

***

Si la conversion est parfois le fruit d'un développement religieux graduel et qui s'est ac-

compli sans secousses trop sensibles, elle est, nous l'avons constaté, le plus souvent le résultat d'une lutte intérieure pleine de péripéties émouvantes. Les exemples que nous avons cités confirment ce double fait. En tout état de cause, la conversion ne se produit jamais sans exiger du sujet un acte de renoncement à soi-même, et c'est ce renoncement qui est plus ou moins douloureux. L'âme est en butte à des sollicitations diverses et contradictoires. Elle aspire à ce qu'il y a de meilleur ; à ce qui est pur, saint ; à ce qui élève au-dessus des appétits inférieurs ; à ce qui unit à l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait. D'un autre côté, elle est sollicitée par les sens à chercher dans les satisfactions de la chair la réalisation de l'idéal qui la tourmente. Par cette expression, les satisfactions de la chair, nous faisons allusion non aux plaisirs, bas, grossiers, indignes de l'homme qui se respecte ; mais à tout ce qui flatte l'orgueil naturel, qu'il s'agisse de science pure ou de position sociale relevée. Il arrive parfois que l'âme ainsi ballottée, indécise, est exposée au danger, qu'elle n'évite pas toujours, de devenir la proie du scepticisme.

C'est bien ici qu'on sent le besoin, la nécessité de l'intervention d'un principe ou d'une force supérieure qui ne peut être que le Saint-Esprit. Les conseils de la sagesse humaine, de quelque belle apparence qu'ils soient revêtus, seraient impuissants à établir l'équilibre dans cette âme sollicitée de divers côtés à la fois. Mais lorsque cette âme cède à l'action salutaire de l'Amour divin, alors elle entre dans le chemin de l'obéissance qui est la condition du triomphe final, de la victoire de l'Esprit sur la chair.

L'enfant qui vient de naître est appelé à grandir. Par sa naissance, il est entré dans une voie de développement qui est sa destination naturelle, et s'il n'y a chez lui rien d'anormal, ce développement s'accomplit d'une manière régulière. Il en est de même pour le nouveau-né de l'Esprit. Par suite de la transformation qu'il a subie en se convertissant, il est entré lui aussi dans un chemin qu'il est appelé à parcourir et qui, dans le langage biblique, s'appelle la sanctification. Sans elle, nous dit l'Ecriture, nul ne verra le Seigneur (Hébr., XI, 14). C'est que, en effet, sans elle, là où elle fait défaut, il n'y a pas eu con-

version véritable, il n'y a pas eu régénération par le Saint-Esprit. Les régénérés seuls sont les vivants dont la vie va se développant et s'affermissant graduellement. Là où la nouvelle naissance ne s'est pas produite, il est impossible que se manifeste la vie nouvelle. On ne saurait en effet cueillir des fruits sur un arbre qui n'est pas planté, et, pour que les fruits soient bons, il faut, de toute nécessité, que l'arbre qui les produit soit lui-même bon. Faites l'arbre bon, a dit Jésus, et son fruit sera bon (Math., XII, 33).

Si, chez le régénéré, le Saint-Esprit a remporté la victoire sur la chair ; si les luttes et les angoisses qui accompagnent la formation du nouvel-homme ont perdu de leur âpreté, est-ce à dire que chez ce nouveau-né de l'Esprit tout combat intérieur ait cessé. L'expérience individuelle prouve que la vie chrétienne est, du commencement à la fin, un véritable combat. C'est au terme de sa carrière terrestre que l'apôtre, et, après lui, la multitude des enfants de Dieu, peuvent dire qu'ils ont obtenu la victoire. Aussi le régénéré ne doit-il jamais perdre de vue que le travail de la sanctification exige une

vigilance de tous les instants, de peur que le péché ne trouve une porte entre-bâillée par laquelle il pénétrerait de nouveau dans son cœur et dans sa vie. Toujours de nouveau, il ira chercher son secours, sa force, sa délivrance auprès de celui par la grâce duquel il sera plus que vainqueur. Toujours de nouveau il se placera sous la direction de l'Esprit de prudence et de sagesse qui est en même temps l'Esprit de sainteté et de force. Apprenant chaque jour mieux à se connaître lui-même, et, par conséquent, à se défier de lui-même, il éprouvera une joie d'autant plus grande à savoir qu'il dépend de la volonté souveraine et sage du Père qu'il a dans les cieux et vers lequel montent joyeuses et confiantes sa prière et son adoration. Jésus demandait de ceux qui venaient à lui qu'ils devinssent comme des enfants par leur humilité, par la simplicité de leur foi et la candeur de leur confiance, et tels sont encore les caractères du véritable disciple de Christ, du nouveau-né de l'Esprit. Qu'il conserve ces caractères et toutes les forces de l'Ennemi viendront se briser contre les murs de cette forteresse dont le Seigneur est et sera toujours le

fidèle et tout puissant défenseur et gardien.

***

Dans sa *Théologie pastorale* Vinet s'exprime ainsi : « Le pasteur doit conduire l'homme là où il ne veut pas aller ; il doit faire accepter des idées imprévues que l'homme n'est pas disposé à recevoir et qu'il traite de folie », et Vinet ajoute : « On voit bien là l'énorme difficulté du gouvernement pastoral (1). » Quand on le considère de près, en effet, le ministère pastoral présente quelque chose de redoutable. Il ne s'agit pas ici d'une doctrine humaine, élaborée dans le cerveau d'un homme que d'autres hommes envisagent comme un docteur et dont ils acceptent ou rejettent les enseignements sans qu'il en résulte pour eux de sérieuses conséquences. Tout au plus courent-ils le risque de se repaître d'illusions ou de se priver de quelque avantage terrestre. Mais la question apparaît tout autrement grave quand il s'agit des doctrines que le serviteur de Christ est

(1) *Théologie pastorale*, p. 58.

appelé à prêcher et de la marche qu'il a à prescrire à ceux vis-à-vis desquels s'exerce son ministère.

Ce qu'il y a d'effrayant ici, c'est que le sort éternel de l'âme humaine est directement intéressé aux succès ou aux revers que rencontre le ministère évangélique. « Pensée angoissante, dit encore Vinet, qu'on porte dans ses mains les destinées de beaucoup d'âmes, et qu'on exerce un ministère qui, s'il ne fait pas vivre, tue (1). » Sans doute, toutes les facultés dont l'homme est doué sont appelées à prêter leur concours à l'action que l'Evangile doit exercer sur l'individu, parce que l'Evangile s'adresse à l'homme tout entier, et non pas seulement à sa mémoire, à son intelligence ou à sa raison ; mais c'est tout d'abord la conscience qui doit être réveillée pour que sa voix se fasse entendre claire et impérieuse ; c'est le cœur qui doit être touché pour qu'il se soumette et se donne puisque c'est de lui que procèdent les sources de la vie (Proverbes, IV, 23). Mais ce cœur est précisément aussi le foyer où se ren-

(1) *Théologie pastorale*, p. 63.

contrent les oppositions les plus vives, les plus tenaces, à tel point que, même lorsque l'intelligence est éclairée, que la raison est subjuguée, il résiste encore et fait effort pour ne pas se rendre. Il le faut pourtant ; il faut qu'il soit vaincu et que l'Evangile triomphe !

Le ministère pastoral se présente donc à nous sous l'aspect d'une lutte parfois des plus acharnées avec les résistances diverses et multiples qu'offre le cœur de l'homme, et Vinet n'a que trop raison quand il affirme que le pasteur, le ministre de Christ, le prédicateur évangélique sont appelés à conduire l'homme où celui-ci ne veut pas aller, c'est-à-dire au renoncement à soi-même, au don de soi-même sans réserve. Et pourtant, dans son fond le plus intime, c'est bien à cela, quoiqu'il ait peine à s'en rendre compte, que le cœur aspire secrètement.

Amener des âmes au pied de la croix de Christ exige une mesure de forces plus qu'humaine. Pénétré, comme il doit l'être, du sentiment de sa propre faiblesse, comment le serviteur de Dieu ne serait-il pas effrayé ? Comment ne serait-il pas tenté de s'écrier avec Moïse : Seigneur, envoie, je te prie, qui tu dois envoyer

(Exode, IV, 13), de se tirer en arrière en répétant : qui est suffisant pour ces choses (II Corinth., II, 16) ? Mais, ce sentiment bien vif de sa propre faiblesse est précisément la condition première du succès, car, renonçant à trouver en lui-même les ressources qui lui sont indispensables pour accomplir sa tâche, le serviteur de Christ en viendra à faire la précieuse expérience dont l'apôtre Paul rend compte en ces termes : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort (II Corinth., XII, 10). » Celui qui n'entre pas en tremblant dans l'œuvre du ministère évangélique ignore encore où se trouve la source de la force, où est la garantie du succès ; il l'apprendra sans doute s'il est sincère, mais au prix de découragements et d'humiliations qui marqueront les étapes de son propre développement spirituel.

N'y a-t-il pas quelque chose de solennel dans la pensée qu'en ne portant pas soi-même les fruits de la conversion, on pourrait être pour telle âme un obstacle à la conversion, pour telle autre un consolateur fâcheux propre à endormir plutôt qu'à réveiller ! Quelle situation que celle d'un conducteur spirituel sur le-

quel les yeux de beaucoup sont fixés et dont la sagesse, la prudence, l'activité, le zèle doivent être constamment à la hauteur des nécessités, sans que jamais on soit en droit d'attribuer à cet homme des mobiles intéressés ou charnels ! Oui, certainement, le ministère pastoral est une lourde charge pour quiconque désire s'en acquitter avec conscience. Etre l'interprète auprès des âmes immortelles de la Sainte Parole de Dieu, appliquer cette parole comme un baume excellent sur les diverses plaies du cœur humain, travailler ainsi à l'éclosion et au développement du germe divin en l'homme, en vérité, quelle tâche ! et, encore une fois : Qui est suffisant pour ces choses !

Cette tâche cependant, Dieu la confie comme un privilège à certains hommes qu'il qualifie spécialement pour cela. Il s'engage à les mettre en état de s'en acquitter, non pas à leur gloire propre assurément, mais à sa gloire à Lui ! A l'homme qu'il appelle à cette œuvre, il dit : Va ! avec cette force que tu as (Juges, VI, 14), parce que cette force vient en effet de lui et qu'il sait combien est grand le besoin que doit en éprouver tout serviteur fidèle ! C'est donc bien

avec le sentiment très net de sa faiblesse personnelle que le serviteur de Dieu abordera la tâche dont son maître le charge, et ce sentiment ne l'abandonnera jamais tout en étant toujours accompagné de l'assurance de la grâce de Dieu, de son secours constant et de l'action permanente du Saint-Esprit. Telles sont les conditions d'un ministère évangélique fidèle et puissant parce que celui qui en est revêtu ne se considère que comme un instrument docile et reconnaissant entre les mains de Celui qui incline les cœurs comme des ruisseaux d'eau (Proverbes, XXI, 1).

***

L'étude à laquelle nous venons de nous livrer peut nous faire entrevoir combien il importe à quiconque a charge d'âmes de posséder, — outre et avant tout, ce qui doit aller sans dire, la toute puissante grâce de Dieu, certaines aptitudes spéciales, entre autres le discernement des esprits. Si nos observations ont été conformes à la réalité des faits, nous en pourrons conclure qu'il y a une ligne à suivre et des

règles à observer dans le traitement nécessaire pour amener une âme des ténèbres à la lumière ; ligne assez souple, règles assez flexibles, à la vérité, pour qu'elles se plient aux dispositions parfois si différentes ou même si contradictoires des âmes évangélisées, pour qu'elles tiennent un compte sérieux et exact des circonstances dans lesquelles ce traitement est appelé à se poursuivre, et pourtant ligne et règles assez marquées pour que le fil ne risque pas de se rompre à chaque instant, au grand détriment d'une cure qui exige l'attention la plus soutenue et les soins les plus assidus.

Dans la biographie originale de Dorothée Trudel, nous lisons cette phrase qui rend très exactement notre pensée : « S'il est réjouissant de voir travailler un ouvrier du Seigneur, il est d'autant plus réjouissant de pouvoir jeter un coup d'œil dans l'atelier où cet instrument de Dieu a été préparé et trempé pour son service. » D'autre part, et à propos de Félix Neff, on a fait cette remarque également juste : « On a fait la psychologie des conversions ; or s'est-on demandé avec le même soin comment s'y prennent les serviteurs de Dieu pour les pro-

duire? Cela mérite aussi qu'on s'y arrête et qu'on l'étudie (1). » Et Félix Neff fournit à l'auteur que nous citons le moyen de se livrer à l'enquête qu'il propose et d'où il ressort avec une grande évidence, ce que du reste les biographies que nous avons analysées ont déjà démontré, c'est que l'ouvrier du Seigneur ne peut travailler avec quelque espoir de réussite que si, dans sa pratique, il se conforme à la méthode que le Seigneur a tout d'abord employée à son égard. C'est ce qui nous explique le zèle ardent, l'activité dévorante de tel ou tel de ces serviteurs de Dieu dont l'exemple est si propre à exciter une sainte émulation chez d'autres fidèles. Ces grands missionnaires, ces puissants évangélistes qui se recrutent dans tous les rangs de la société religieuse, dans tous les compartiments de l'église de Christ, se sont efforcés, à l'exemple de leur Maître, d'allumer autour d'eux ce feu que Jésus est venu mettre sur la terre (Luc, XII, 49). Ils ont compris que ce feu dont ils ont ressenti en eux-

(1) D. Benoit, Félix Neff, dans *Foi et Vie*, 16 décembre 1902.

mêmes les effets, est bien celui qui purifie parce qu'il consume l'orgueil naturel, la propre justice et tout ce qui est de nature à perpétuer chez l'individu de dangereuses illusions.

Une vue superficielle du péché ne saurait produire cette sainte frayeur, cette tristesse selon Dieu dont on ne se repent jamais (II Corinth., VII, 10), parce que cette vue superficielle non seulement ne permet pas de sonder l'abîme que le péché a creusé entre le Dieu saint et l'homme rebelle, mais encore parce qu'elle cache cet abîme sous des fleurs d'une belle mais trompeuse apparence.

***

A tous ceux auxquels le Seigneur a confié la tâche de prêcher l'Evangile du salut, nous disons : Fortifiez-vous et soyez hommes ! Ouvriers avec Dieu, ce qu'il requiert de vous, c'est la fidélité ; le succès lui appartient comme la gloire doit lui en revenir tout entière. Prédicateurs chrétiens, exposez tout le conseil de Dieu avec une sainte hardiesse ; parlez fortement du péché, montrez ce qu'il a d'odieux ;

produisez ainsi chez vos auditeurs une sainte frayeur ; suppliez-les d'être réconciliés avec Dieu ; conjurez-les de fuir la colère à venir en se jetant dans les bras de celui qui seul peut les en préserver (I Thessal., I, 10). Alors, à ces âmes qui soupirent après la délivrance, à ces cœurs qui ont soif de certitude et de paix, vous pourrez montrer l'amour de ce Père qui nous a donné son Fils afin que quiconque croit en Lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle (Jean, III, 16). Si la lumière de l'Evangile fait paraître plus épaisses les ténèbres du dehors, elle brille d'un éclat d'autant plus vif, que le jour croît en sa perfection (Proverbes, IV, 18). « Mais pour opérer quelque effet salutaire, la prédication doit couler du cœur et des lèvres, comme des flots qui jaillissent d'une source fraîche et pure. Dans ce cas, soyez assurés qu'elle s'insinuera sans peine dans l'âme de vos auditeurs. Mais, pour qu'elle coule du cœur, il est nécessaire de sentir soi-même les douces flammes de l'amour, de se représenter vivement la misère spirituelle de nos frères, ainsi que le salut qui pourrait devenir leur partage, et d'espérer fermement que l'Esprit du Sei-

gneur nous frayera lui-même la route. Alors la parole pleine de foi et de joie sera impressive et trouvera de l'écho (1). »

***

Si, dans les pages qui précèdent, j'ai paru ne m'adresser qu'aux hommes revêtus dans l'Eglise de Christ d'un ministère spécial, celui de la Parole et de la cure d'âme, je n'ai garde cependant d'oublier qu'en vertu du sacerdoce universel tout disciple de Jésus-Christ est un prêtre et un sacrificateur; — en d'autres termes, que tout chrétien a charge d'âmes ; les parents à l'égard de leurs enfants, les fidèles entre eux et vis-à-vis des indifférents ou des incrédules qui les entourent. Quelle que soit leur situation sociale ou ecclésiastique, tous ont, à cet égard, un devoir à remplir, en ne perdant jamais de vue que « Jésus-Christ nous demande avant tout, dans le cercle de nos parents et de nos connaissances, le témoignage pratique d'une conduite et d'une vie chrétien-

(1) A. Tholuck, *Heures de recueillement chrétien.*

nes (1) ». Tous doivent être toujours prêts à rendre raison de l'espérance qui est en eux (I Pierre, III, 15), à travailler dans la mesure de leurs forces et des dons qu'ils ont reçus au bien des âmes et à la gloire de Dieu. Sans doute, tous ne le feront pas de la même manière parce que les dons et les facilités sont inégalement répartis, mais, ici encore, ce que le Seigneur réclame, c'est la fidélité et non le succès. Les serviteurs de la parabole n'étaient pas tenus aux mêmes obligations vis-à-vis de leur maître, parce que celui-ci n'avait pas confié à tous un même nombre de talents (Math., XXV, 15). Mais ce dont tous les chrétiens ont un égal besoin, c'est du secours de l'Esprit. Quelque modeste que soit la tâche, elle suppose chez celui à qui elle est confiée une vraie piété, une communion personnelle avec le Seigneur, un fervent esprit de prière, une lecture et une étude assidues de la Parole de Dieu. Ce sont là des nécessités premières, impérieuses, pour la vie individuelle tout d'abord, pour les progrès personnels et l'affermissement dans la foi et

(1) A. Tholuck, *Heures de recueillement chrétien.*

dans la sanctification. Ces exigences pourraient paraître excessives ; elles le sont, en effet, mais seulement si on les considère du point de vue de l'homme laissé à lui-même, abandonné à ses propres forces et cherchant dans ses ressources personnelles le secours dont il a un besoin constant et sans lequel son travail serait absolument vain.

Ici, c'est le chrétien que nous avons en vue, c'est de lui que nous parlons ; de l'homme qui s'est donné au Seigneur, qui ne s'appartient plus et qui a conscience de sa propre incapacité non moins que de la puissance de Dieu. Il n'est pas nécessaire à cet homme de posséder de grands talents, des dons hors ligne. On a souvent constaté que de grands et beaux réveils ont été le résultat du travail consciencieux et persévérant des plus humbles et, en apparence, des plus chétifs serviteurs de Dieu. Les prédicateurs dont les noms brillent du plus pur éclat au firmament de l'éloquence religieuse, ne sont pas toujours les ouvriers les plus bénis dans le champ du Seigneur, ceux dont les gerbes sont les plus lourdes et les plus nombreuses. Il n'est pas indispensable

d'être un Wesley, un Whitefield, un Spurgeon, un Adolphe Monod et d'autres encore, pour entraîner des âmes dans le chemin de la vie. Si l'Eglise de Christ a bénéficié dès l'origine de l'éloquence des Apollos, des Chrysostome et d'autres encore elle ne doit pas moins de reconnaissance à l'humble activité et au fidèle témoignage de ces ouvriers en grand nombre dont les noms, ignorés ou oubliés des hommes, sont, comme ceux des compagnons d'œuvre de l'apôtre, écrits en lettres d'or dans le livre de vie (Philip., IV, 3). Le succès accordé à tout travail fait sous le regard de Dieu est d'autant plus propre à encourager que la masse des travailleurs appartient à la classe des petits plutôt qu'à celle des illustres témoins de la vérité !

La *conclusion* qui paraît devoir s'imposer ici ne saurait exiger de longs développements. Conséquente avec le principe qui lui sert de base, la psychologie religieuse scientifique se borne à reconnaître et à signaler les éléments divers qui concourent à développer le sentiment religieux dont le germe a été déposé par la nature dans le cœur ou l'esprit de l'homme.

Ce développement se produit sous des influences également naturelles. L'évolution achevée, l'individu se sera formé une religion toute personnelle ou une philosophie avec un degré plus ou moins élevé de pureté, de spiritualité, comme cela se voit chez des philosophes de tous les temps. Deux esprits pourront même se rencontrer en certains points sur ce terrain, mais cette rencontre ne constituera qu'un simple accident, dont il ne résultera ni une religion commune, ni un culte en commun.

La psychologie religieuse scientifique étant obligée de se récuser quand il s'agit d'expliquer comment le sentiment religieux arrive à se transformer et à se préciser dans une religion positive supérieure, par exemple dans le christianisme, ce ne sera pas à elle qu'il faudra s'adresser quand on s'efforcera de rendre compte de la nature et des causes de la conversion envisagée au point de vue positivement chrétien. Il faut, de toute nécessité, admettre le principe d'action que nous avons appelé par son nom, le Saint-Esprit. L'action exercée par cet agent sur l'individu peut être et demeurer profondément mystérieuse, elle n'en est pas moins incontes-

table. Jamais le jeu des divers éléments signalés par la psychologie scientifique comme étant actifs dans le développement du sentiment religieux, n'aboutira à transformer un homme comme le fait le Saint-Esprit. Au reste, la psychologie n'a pas la prétention de faire d'un homme naturel un chrétien.

Par sa méthode d'observation, de pénétration, d'expérimentation, la psychologie religieuse scientifique peut rendre de très grands services dans l'étude de ce qui fait de l'homme un être à part au sein de la création. Les recherches auxquelles elle se livre et les résultats auxquels elle parvient présentent le plus grand intérêt. Le psychologue chrétien lui devra beaucoup en usant avec intelligence et discernement de sa méthode d'informations dont il saura rendre les résultats plus positifs grâce aux données que la révélation lui fournit.

De nos jours, où la théorie de l'évolution rencontre une si grande faveur dans le monde savant; où, aux yeux de beaucoup, elle suffit à expliquer les transformations successives qui s'accomplissent dans le domaine des sciences naturelles, il semble que ce soit faire preuve

d'obscurantisme que de ne l'admettre que dans ce domaine. Nombre de théologiens, — et non des moins illustres — s'efforcent d'appliquer cette théorie à l'histoire des dogmes chrétiens, et, de la théologie, elle est en train de se frayer une voie dans la manière de concevoir la religion elle-même. Mais en regard des faits religieux et en observant avec soin le chemin parcouru par l'âme qui saisit la vérité évangélique, est-il possible de croire à une simple évolution ? N'est-il pas évident que cette évolution est impuissante à rendre compte du phénomène complexe de la conversion et de la régénération, et n'est-on pas dès lors autorisé à conclure de cette impuissance à une influence qui n'a rien de commun avec l'évolution ? Jamais, semble-t-il, l'homme né dans le péché ne parviendrait, par le simple développement des aptitudes naturelles, à l'état du régénéré, et jamais l'évolution, quelque profonde qu'elle soit, ne fera d'un pécheur un nouveau né de l'Esprit. Mais croit-on encore au péché ? et si l'on n'y croit plus, comment croirait-on à l'action toute puissante du Saint-Esprit ?

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

I

LES BIOGRAPHIES

1. Lady Huntingdon 19
2. Georges Whitefield 24
3. Guillaume de la Fléchère 28
4. Marie de la Fléchère 31
5. John Newton 35
5. Thomas Scott. 41
7. Martin Boos 45
8. Legh Richmond 52
9. Elisabeth Fry. 56
10. Etienne de Grellet 62
11. J.-F. Oberlin 66
12. Félix Neff 68
13. Mme Judson 72
14. Auguste Rochat 77

15. James Brainerd Taylor 81
16. William Gordon. 85
17. Mac Cheyne 87
18. Docteur Capadose 90
19. Napoléon Roussel 93
20. James Garfield 97
21. Henry Havelock 101
22. Dorothée Trudel. 104
23. F. W. Krummacher. 108
24. Agénor de Gasparin 113
25. Henry Ward Beecher 115
26. Jean Christophe Blumhardt 119
27. Robert W. Mall All. 122

II

CONVERSION ET RÉGÉNÉRATION . . 133

III

LE MODE D'APPLICATION DE LA LOI DE LA CONVERSION. . . . 158

CONCLUSION 188

DIJON. — IMP. DARANTIERE.

Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01023 3031